

IMPACT

Les cahiers
du Centre
du Théâtre
Action

#4

EXPRESSION
EN MODE MINEUR

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

BERNARD DE VOS est Délégué général de la Fédération Wallonie-Bruxelles aux droits de l'enfant depuis 2008. Il est éducateur spécialisé et licencié spécial en Islamologie et Sciences Orientales, et formateur. Il a participé à de nombreux débats, colloques et conférences en Belgique et à l'étranger.

PATRICK DUQUESNE Metteur en scène, comédien et formateur en art dramatique, membre du *Collectif Libertalia*. Directeur artistique du Festival International de Théâtre Action centré sur les *Petites Formes Théâtrales* à San Casciano en Italie. A mis en scène des spectacles du *Zététique Théâtre*, de la *Compagnie du Campus*, du *Théâtre du Public* ainsi que, jusqu'en 2010, la majorité des créations du *Collectif 1984*. Avec le *Collectif Libertalia*, il collabore activement au développement international d'un réseau de théâtre action, particulièrement avec l'Italie.

MIRKO HESBOIS Un crayon comme prolongement de la pensée, une feuille de papier pour donner vie à son imaginaire, Mirko est un jeune artiste de 19 ans.

FABRIZIO LEVA est comédien animateur à la Cie Théâtre Sans Accent. Passionné par son métier, il considère que celui-ci prend du sens quand, à travers ses ateliers, il peut donner aux participants une tribune, un voie pour qu'ils puissent s'exprimer. Il aime travailler avec les plus jeunes, les adolescents particulièrement qu'il considère comme moteurs dans notre société en changement.

ETIENNE MARTINET a aimablement autorisé l'utilisation de ses illustrations parues précédemment en version originales dans E. Martinet, F. Zamora, W. De Baerdemaeker, *L'évasion*, Du noir sous les ongles éditions, 2020. Merci à lui et à son éditeur.

FABIEN ROBERT est éducateur spécialisé, licencié en sciences de l'éducation, comédien et formateur pour adultes. À sa sortie de l'IAD, il joue d'abord pour le jeune public ainsi que dans les cafés théâtres. Progressivement, il investit la création théâtrale dans les espaces éducatifs. Actuellement, il travaille à la Compagnie Maritime comme comédien-animateur.

SOMMAIRE

Contributions 2

Sommaire 3

Le mot du dirlo 4

Édito 6

LA FOCALE

Rencontre 8

Valoriser la parole des jeunes

RENCONTRE AVEC BERNARD DE VOS

LATITUDE

Article d'analyse transversale 18

Du (dé)placement au dépassement.

Mener un atelier théâtre avec des jeunes placés en institution de l'Aide à la Jeunesse.

FABIEN ROBERT

REGARD(S)

Carte blanche collective 28

L'envers de l'école

Porter des récits à travers les générations

**REGARD POSÉ PAR PATRICK LERCH
RÉCOLTE DES TÉMOIGNAGES ET EXTRAITS DU SPECTACLE, FABRIZIO LEVA**

CRÉ-ACTION

Valorisation d'une formation 38

Du sable sous les cailloux d'Aldinho

PATRICK DUQUESNE

Colophon 49

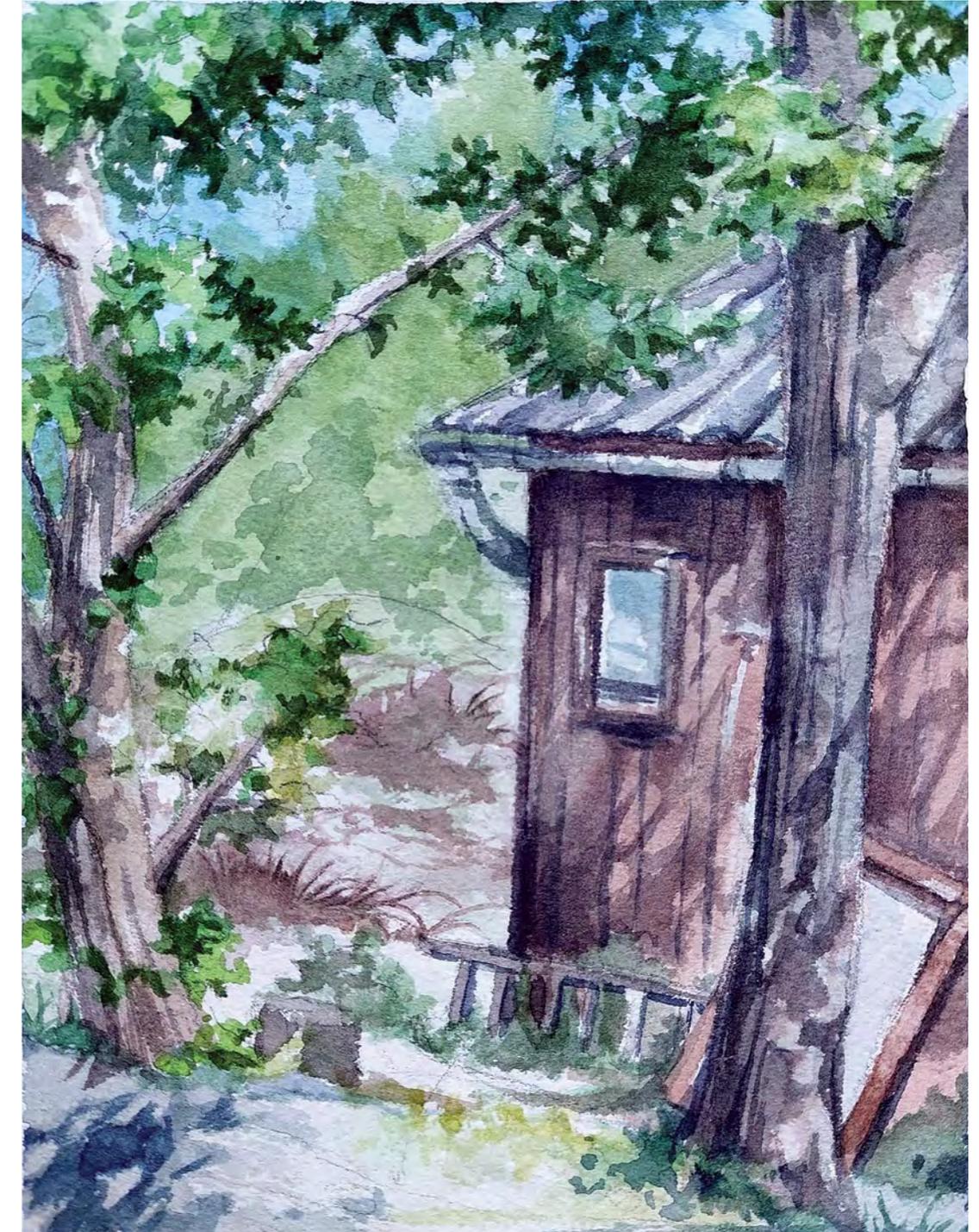
LE MOT DU DIRLO

A l'intérieur des pages de cet impACT #4, vous ne croiserez pas des rois, des reines, des valets, des sorcières, des gentils et des monstres sortis de l'imaginaire. Vous ne sentirez pas la pluie au goût suave d'un sirop de fraise, ni même des bouts de cabanes en carton-pâte qui ressemblent à des châteaux, rafistolées avec une colle de crapaud, encore moins des objets volants ou encore des tissus magiques qui font apparaître des personnages hybrides, ni même des arbres en forme de bâton de sucre de toutes les couleurs et des objets qui parlent comme les humains...

Désolé, mais impACT #4, à travers «Expression en mode mineur», vous contera une tout autre histoire, celle d'ici, de maintenant, celle de jeunes dont la parole n'est pas toujours écoutée, marquée par le divorce entre un système et le monde vécu. Car leur réel est vécu comme l'interprétation d'un monde complexe où ils éprouvent la difficulté à se construire une identité à la fois personnelle, culturelle, et sociale. On aurait pu faire l'inventaire des résignations, des souffrances, du mal-être des jeunes. Ce n'est pas notre propos, au contraire.

Au fil de cette histoire, vous trouverez un territoire fertile qui s'agite tels des mouvements tectoniques des plaques: ça bouge, ça tangué. C'est ce qu'on aime explorer dans impACT. Pour finir ce mot du dirlo et comme un clin d'œil à la vie, je dirais que jadis je fus jeune et maintenant je suis un jeune vieux. Tout est dit ou presque... Bonne lecture.

PATRICK LERCH



ÉDITO

EXPRESSION. Action d'exprimer ou de s'exprimer. Intention de rendre public, manifeste ce que l'on est, ce que l'on pense, ce que l'on ressent. Geste qui permet de rendre compte (et parfois de rendre des comptes) par toutes les possibilités du langage qu'il soit parlé, écrit, dessiné, joué, dansé, théâtralisé... L'expression, au cœur des arts, est évidemment aussi celle qui guide les actions menées au sein du secteur du théâtre action. L'expression est une liberté fondamentale mais comme toutes libertés, elle doit faire l'objet d'attention, de soins et de protection. Qu'elle ne nous soit pas retirée mais avant tout qu'elle soit bien distribuée.

En dessous de 18 ans, les enfants et les jeunes constituent une partie importante de la population. Pourtant avant qu'ils ou elles n'aient 18 ans, les jeunes sont peu écoutés, leurs avis sont rarement requis même lorsqu'il s'agit de prendre des décisions qui les concernent directement. A l'inverse, ils et elles doivent beaucoup écouter les adultes qui décident pour elles et pour eux. Bernard De Vos, délégué général aux droits de l'enfant, souligne: «Le problème, c'est que la parole des jeunes est peu valorisée». Cela résume bien la problématique qui nous intéresse dans ce numéro 4 d'impACT. Délégitimée, l'expression des jeunes peut même être mal reçue et se retourner contre eux. C'est qu'ils et elles ont aussi leurs propres manières de s'exprimer. Ils ont leurs propres mots, leurs propres *expressions*, leurs façons à eux et à elles de tourner le langage, de se l'approprier, de le rendre vivant et plein de sens, au présent. Ils et elles ont aussi des gestes et des comportements qui en disent long sur ce qu'ils et elles pensent et veulent exprimer autrement. Sont alors posés des actes plus ou moins virulents, parfois violents qui les déservent, le plus souvent car d'aucun ne sait entendre, comprendre ce qui est dit derrière. Rendre leur parole audible, la travailler pour qu'elle soit bien reçue est dès lors la responsabilité des professionnels qui entourent ces jeunes-là.

Travailler l'expression que ce soit en mode mineur ou en mode adulte, est un défi et c'est l'essence du travail mené par les militants, les professionnels du social, les artistes, les comédiens-animateurs et comédiennes-animatrices des compagnies du théâtre-action... Donner la parole, permettre à l'expression d'exister, offrir un espace où elle peut être explorée, maniée, apprivoisée, en toute liberté, en toute sécurité... Voilà le défi. Pour les professionnels qui témoignent dans ce numéro, il ne s'agit pas de *faire s'exprimer* les jeunes mais bien de les accompagner vers une valorisation de leur expression qui existe déjà, et mérite d'être autrement légitimée.

Valoriser l'expression des jeunes, c'est donc bien ce que **Bernard De Vos**, Délégué Général aux Droits de l'enfant, s'est attelé à faire tout au long de ses mandats. Aujourd'hui, en fin de parcours, il revient lors d'un entretien dans la rubrique *la Focale* sur plusieurs projets qui ont permis aux jeunes de s'exprimer et à leur parole d'être estimée. Que les jeunes soient fiers de leur réalisation nous est présenté comme une finalité en soi. De la vidéo aux podcasts audio, en passant par le théâtre, l'équipe du délégué a pris pour habitude de mobiliser différents médias artistiques pour valoriser cette parole jeune. Pour Bernard De Vos, l'expression est plus qu'un droit à protéger, c'est un outil politique qu'il s'agit de bien travailler pour que cela puisse être entendu, compris et pris en compte. Pour illustrer cette démarche et laisser des jeunes parler pour eux-mêmes, des extraits du projets audio *Parlons-jeunes* traverseront ce numéro.

Pour **Fabien Robert**, le théâtre fait médiation lorsqu'il mène son **atelier avec des jeunes placés en institution de l'Aide à la Jeunesse**. «*Ça tente de venir à l'atelier théâtre, ce soir? Non, je n'aime pas*». Faire du théâtre avec des jeunes placés c'est un dépassement, explique Fabien dans la rubrique Latitude. Oser se lancer, faire confiance, lâcher prise c'est une montagne pour ces jeunes pris dans un engrenage qui les dépasse justement et qu'ils essaient de maîtriser surtout en se maîtrisant eux-mêmes. «*Tu n'aimes pas ou t'es pas à l'aise? Non, j'ai pas envie, je m'en fous!*» Avec justesse et humilité, Fabien Robert témoigne dans son article de ses manières de faire en tant que travailleur social et en tant que comédien-animateur: pour lui aussi le théâtre fait médiation. Il rend compte de son approche ... car il s'agit bien de ça, de s'approcher les jeunes pour qu'ils accrochent. C'est à travers cette démarche que la parole peut alors changer et que l'engrenage se modifie: **du (dé)placement au dépassement.**

Dans la rubrique Regard(s), **Patrick Lerch** pose le sien sur l'atelier mené par **Fabrizio Leva** à l'Athénée Royal d'Arlon et des élèves de sciences sociales. C'est un **projet intergénérationnel** qui mobilise des récits sur les actions menées par celles et ceux d'aujourd'hui et d'hier. Des histoires de jeunes, d'adultes et de personnes «oubliées». A travers le processus créatif, les jeunes ont fouillé la mémoire collective, récolté des récits et, avec l'aide de Fabrizio, mis cela en mots. Dans la rubrique Regard(s), leur démarche est présentée et la parole leur est donnée afin qu'ils expliquent la manière dont ce travail mémoriel a pu traverser leur vie.

Dans la rubrique Cré-action, **Patrick Duquesne** donne à voir Aldinho. «Aldinho et ses 17 ans est là, les yeux grand ouverts, immobile face à moi, écoutant attentivement mes consignes, debout sur la scène de ce joli théâtre à l'italienne». L'atelier de théâtre pour Aldinho sera l'occasion de déposer quelques cailloux, quelques pierres bien lourdes portées courageusement tout au long d'un trop long chemin d'exil. A travers un texte plein de tendresse et d'indignation, Patrick Duquesne prend la plume pour conter la démarche artistique poursuivie par le Collectif Libertalia, de l'Italie à la Belgique. S'y joint le travail d'illustration graphique d'**Etienne Martinet**. Par cet écrit et avec un espoir retenu, Patrick se pose une question, tout en nous l'adressant: y a-t-il **du sable sous les cailloux d'Aldinho?**

Mirko Hesbois, c'est par ses peintures qu'il s'exprime et il nous a donné la chance d'en bénéficier pour accompagner les textes, dans ce numéro. Ses illustrations rendent compte d'une époque, actuelle, traversée par des enjeux qui marquent inévitablement les jeunes et leurs projections dans le futur.

CHLOÉ BRANDERS

RENCONTRE AVEC
BERNARD DE VOS

LA FOCALÉ

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHLOÉ BRANDERS

VALORISER LA PAROLE DES JEUNES : QUE LES JEUNES SOIENT FIER·ES DE CE QU'IL·ELLES ONT CRÉÉ

RETRANSCRIPTION
RÉALISÉE PAR
DANIELA GUARNERI

Été caniculaire, le soleil tape sur les trottoirs de la capitale. En plein cœur de Molenbeek-Saint-Jean, Bernard De Vos m'accueille dans ses locaux et s'accorde un temps pour discuter expression et participation des jeunes. L'institution du Délégué général aux Droits de l'Enfant a pour objectifs de faire connaître et faire valoir les droits et libertés fondamentales de toute personne âgée de moins de 18 ans. La liberté d'expression des jeunes est une des pierres angulaires de la CIDE (convention internationale des droits de l'enfant) et durant son mandat, Bernard De Vos a été à l'initiative de plusieurs projets valorisant la parole des jeunes. Dans cet entretien, il revient sur ces différentes expériences pour mettre en lumière les conditions qui lui paraissent essentielles pour valoriser l'expression des jeunes et en faire un levier politique.

DAY #4 "FREEZE"



ÉVITER LES ECUEILS

CHLOÉ BRANDERS : Pour commencer, je voulais convoquer une image, une anecdote. Quand je vous dis « expression des jeunes » que ce soit à travers le théâtre ou autre, est-ce qu'il y a une image qui vous vient, qui vous saisit ?

BERNARD DE VOS : Sur l'expression il y a plein d'images, il y a les formes « abouties » d'expression, mais elles sont rarement convoquées, sollicitées chez les jeunes. En général, on essaie de limiter l'expression des jeunes à sa plus simple expression, c'est à dire : « Qu'est-ce que tu penses de... ? Qu'est-ce tu dis de... ? » et souvent sans préparation, sans « mise en scène ». Donc ça produit toujours une parole relativement fautive qui permet d'accentuer les préjugés que les jeunes doivent supporter.

Je peux vous donner un exemple typique qui remonte à quelque chose que j'ai vécu quand j'étais éducateur : je travaillais avec des mineurs un peu compliqués dans des quartiers assez populaires. La forme d'expression la plus courante à laquelle les jeunes ont accès c'est la *micro-trottoir*. On leur demande, quand tout a déjà flambé autour d'eux : « Mais qu'est-ce qui vous arrive ? » et on fait semblant de leur accorder de l'attention. Quand sur les voitures de police tournent encore les gyrophares, après des événements urbains plutôt mouvementés, les politiques et les journalistes descendent dans la rue et demandent aux jeunes ce qu'ils veulent. On leur demande de s'exprimer, à brule-pourpoint, et en général les gamins demandent ce qu'ils savent qu'ils peuvent obtenir : un local pour se réunir et un agora-space pour les enfants, ces espèces de machins qu'on descend par hélicoptère dans le quartier. Mais un mois après, l'agora-space est vandalisé et le rez-de-chaussée qu'on a libéré pour en faire une maison de jeunes a été vandalisé aussi. Alors, on a beau jeu de surresponsabiliser les jeunes en disant :

« Vous avez vu ? On vous a écoutés, on vous a donné ce que vous avez demandé et regardez ce que vous en faites ». Ça, c'est la forme d'expression la plus bâclée. **Il n'y a pas de dialogue structuré, il n'y a pas d'envie.** Le problème c'est que **la parole des jeunes est peu valorisée.** Elle est soit exploitée soit mal valorisée. Elle est exploitée principalement dans les médias, notamment à travers cet exemple de micro-trottoir. Les journalistes passent avec un micro pour demander : « Qu'est-ce tu penses de ci, ça et ça ? ». Ça ne sert à rien, car les gamins ne sont pas équipés pour répondre correctement à ces questions-là.

Mais leur parole est aussi trop souvent mal valorisée, notamment dans l'associatif. C'est le petit projet de l'association, encadré par des personnes qui ne prennent pas toujours les précautions, ou n'en ont pas les moyens, pour travailler l'expression des jeunes de manière professionnelle et pour que les jeunes soient fiers de leur production. Or, je pense qu'il faut permettre à ces jeunes de travailler les questions qui les traversent et qui traversent leur vie. Il faut le faire de différentes manières, mais toujours de manière travaillée et structurée.

ACCOMPAGNER L'ÉLABORATION DE LA PAROLE DES JEUNES

Et donc par exemple, au sein de l'institution du DGDE, nous avons un projet qui s'appelle « Parlons jeunes »¹ et qui a permis de réfléchir et encourager l'expression des jeunes sous différentes formes : théâtre, slam, rap... On a toujours essayé d'encourager l'expression soit au sein de l'institution soit auprès d'autres associations qui font ce type de travail avec des jeunes. **Et quand une expression est bien travaillée, fouillée, complexe, elle pousse les jeunes à aller au-delà des représentations classiques qu'ils ont d'eux-mêmes.** L'image qu'on a de soi est aussi façonnée par l'image que les autres

ont de nous. Ces représentations souvent stéréotypées, ils les revêtent, malgré eux. Travailler l'expression avec les jeunes doit permettre de dépasser cela.

Une autre chose qui me vient à l'esprit (et c'est un de mes dadas) concerne l'école. Alors, on sait que les écoles vont mal. Les enfants vont mal à l'école, encore plus maintenant avec les périodes de pandémie qu'on a connues. L'école est terriblement violente avec les enfants, elle n'est pas au point. Il ne faut pas faire de grands discours, les recherches internationales, les enquêtes de Pisa, tout concourt à dire que l'école n'est pas un lieu de vie très sympathique pour les enfants et les jeunes. Dans les écoles, tout s'organise autour du règlement d'ordre intérieur (ROI). Ce règlement s'impose aux jeunes sans jamais être discuté, sans jamais être parlé. Moi, je dis, depuis des années, que la meilleure chose qu'on pourrait faire dans les écoles c'est de prendre trois ou quatre jours en début d'année pour faire entrer des comédiens, des théâtres, des vidéastes, des acteurs, des cinéastes, des gens qui peuvent aider les jeunes à mettre ce règlement « en scène », à le jouer, à l'interpréter **pour qu'adultes, enfants et jeunes puissent avoir un patrimoine commun** qu'ils auront travaillé avec une forme aboutie de débat et ne pas simplement se mettre autour d'une table et d'en parler, mais le jouer, le « mettre en scène » et être accompagnés pour le faire. Il y a quelques écoles qui le font avec beaucoup de succès, mais ça n'a jamais pris plus d'ampleur. Je trouve que ce devrait être presque obligatoire. Accompagner les élèves à s'approprier leur propre ROI. Il y a des comédiens, des artistes qui permettent de **mettre en place les conditions pour avoir un vrai dialogue, un vrai débat** d'entrée de jeu, au début de l'année pour quelque chose qui va faire loi. Je trouve que c'est une très bonne idée, c'est la mienne, mais voilà...

Quand je pense art et culture, je ne pense pas exclusivement à des activités culturelles organisées par des

associations qui ne font que ça. Mais je pense plutôt à des activités qui percolent partout. Qu'on puisse utiliser les outils culturels et artistiques aux endroits où c'est nécessaire, quand il faut, dans des moments de tension, dans des moments où il faut faire équipe et qu'on n'arrivera pas à le faire si on ne prend pas un peu de distance, si on n'arrive pas à se mettre un peu en scène, si on n'a pas un outil transitionnel pour arriver à se parler l'un l'autre. Pour moi, c'est ça la richesse de l'approche culturelle et artistique. **Je n'ai pas envie de faire la distinction entre les arts majeurs et les arts mineurs.** Une vidéo bien foutue ou un son bien foutu ou même un article de presse bien écrit, c'est de l'art. À partir du moment où on permet à quelqu'un d'exprimer une idée autrement que par simplement le fait de la verbaliser, pour moi c'est déjà de l'art, que ce soit de la peinture, de la photo, etc. Une nouveauté d'ailleurs, dans le projet « Parlons jeunes », c'est qu'on a introduit le dessin, l'expression graphique. On a contacté un dessinateur qui s'occupait de notre rapport d'activité, ça a inspiré les gamins qui ont voulu commencer à dessiner et donc on a eu une forme d'expression supplémentaire. C'est de l'art, clairement.

NOTES

¹ Voir : <http://parlonsjeunes.be/>

CONSTRUIRE UN OUTIL RECEVABLE PUBLIQUEMENT ET POLITIQUEMENT

CB : Donner un espace d'expression aux jeunes, c'est bien, mais si personne n'est là pour les écouter qu'est-ce qu'on en fait de cette expression? Et je pense que votre idée de ROI vient peut-être taper là-dessus. Ne faut-il pas nécessairement articuler la liberté d'expression au droit à la participation?

BD : Si et par exemple, « Parlons-jeunes », c'est ça. Tous les contenus sont podcastables. **On propose un produit fini, travaillé et présentable.** Rien n'est pire, à mes yeux, qu'un travail d'expression fait avec les jeunes, mais bâclé, pas présentable, non valorisable. Il y a eu une époque où la vidéo est entrée dans les mœurs et on a commencé à en faire partout. Toutes les maisons de jeunes, toutes les associations se sont dotées d'une caméra, d'un petit banc de montage sur un ordinateur, etc. Mais sans encadrement technique, sans encadrement pédagogique, forcément tous les produits ne sont pas écoutables. Souvent le son n'est pas bon, on ne comprend pas bien, l'image est mauvaise, le montage ne tient pas la route... Et, finalement, qu'est-ce qu'on peut faire avec ça? Rassembler quelques parents de jeunes qui ont fait la vidéo, manger des chips, boire un coca et c'est tout. Les jeunes qui ont investi beaucoup de temps à se mettre en scène, à réfléchir sur un problème, à essayer de le transcrire en images et en son, ne sont pas valorisés, sont même presque dépossédés de tout le travail qu'ils ont fait à cause d'un produit qui n'est pas présentable. À l'inverse, avec « Parlons-jeunes », nous travaillons à valoriser les idées des jeunes sous une forme artistique. Nous faisons des montages audio et vidéo de qualité. L'objectif est que les contenus puissent être mobilisés par les grands médias ou par d'autres, mais qui ont un certain

poids dans le débat public. Nous souhaitons que ce soit un outil dont les jeunes puissent être fiers et qu'à travers celui-ci, ils aient participé réellement au débat public, qu'ils aient pu intéresser la question publique qui devient alors une question politique. Notre volonté c'est qu'ils aient cette valorisation-là, cet impact-là. Tout le monde ne valorise pas ça, certains animateurs, éducateurs ou artistes qui travaillent avec les jeunes ne vont pas spécialement prendre toutes les précautions pour aboutir à ce type de rendu. Même si tout le monde sait que c'est important de bien valoriser la parole des jeunes, certains n'ont peut-être pas conscience des conditions dans lesquelles il faut travailler et la manière dont **il faut cadrer un tel travail expressif pour qu'il soit recevable publiquement et politiquement.** Nous on met beaucoup d'argent, beaucoup de moyens pour y aboutir et ça passe par le fait de travailler avec des professionnels. Il faut d'une part, de bons éducateurs et de bons pédagogues, et d'autre part, de bons techniciens et des artistes qui maîtrisent l'outil médiatique et artistique : la prise de son, le cadrage avec la caméra, etc. L'idée n'est pas non plus de faire des jeunes de bons apprentis cinéastes, vidéastes, l'idée est de valoriser leurs productions, valoriser leurs réflexions avec des outils de qualité.

Nous avons maintenant un site internet, enfin, avec tous les « parlons jeunes » réalisés avec les jeunes, les parents de jeunes avec qui **on a débattu sur plein de sujets** à commencer par la Syrie, la pauvreté, la politique, la violence... À chaque fois, on a trouvé des publics différents. Le sujet violence a été traité à l'IPPJ de Saint Servais avec de jeunes filles², par exemple. On a fait un « parlons jeunes » qui a très fort marqué les esprits « parlons jeunes, parlons clichés³ », on en a fait un sur la pandémie, sur l'école, un « parlons jeunes, parlons Q ». Quand il y a une question qui émerge, qui est discutée avec quelques jeunes et qu'on trouve que

c'est vraiment un sujet important, alors on se dit ok, on va faire un « parlons jeunes ». On organise ça. Ça se passe en une semaine, ici, dans les bureaux du DGDE. Il y a une vingtaine, une trentaine de jeunes qui travaillent dans les bureaux. Je suis chassé de mon bureau qui devient un studio télé ou un studio radio. Pour l'institution, c'est vraiment chouette. Parce que sinon on est très au calme, ici, avec mes collaborateurs. Avoir comme ça une ruée de jeunes qui vient pendant une semaine, c'est très bon pour se rappeler pourquoi on est là. Et maintenant, avec ce projet, on a une belle banque de données qui est en plus de qualité. Moi je trouve ça précieux.

MOBILISER UNE PAROLE AVEC DU REcul

CB : Vous parlez d'une banque de données qui est là. Mais maintenant, la question que je me pose est de savoir comment mobiliser concrètement ces données ? à quel endroit? à quel moment? Est-ce qu'on a des moyens pour s'assurer que ces réalisations vidéos et sonores soient ensuite véritablement regardées et écoutées? Comment faire en sorte que la parole des jeunes soit entendue et que le contenu de ces capsules soit mobilisé dans le débat public? Au-delà de rendre quelque chose audible comment faire pour que ce soit pris en compte?

BD : Une fois que ces productions sont faites, l'idée ce n'est pas de les utiliser le jour même. Bien sûr, en général on essaie toujours d'avoir un contact média pour les valoriser directement. On a des contacts avec des grands médias comme la RTBF ou RTL qui sont friands d'avoir aussi une parole construite sur certains sujets. Mais l'important c'est que, maintenant, toutes ces productions de qualité sont là. Elles forment **une banque d'outils qui va être utilisée quand il faut discuter de**

tel ou tel sujet avec le politique. On a la parole de jeunes qui est là. On peut la mobiliser facilement. Parce que faire venir des jeunes dans de grandes réunions avec des adultes pour s'exprimer directement c'est une instrumentalisation éhontée des gamins et des gamines. Il ne faut pas le faire parce que les jeunes sont mal à l'aise, ils n'ont pas le même niveau de langage et, à la limite, on va beaucoup les applaudir quand ils ont dit deux mots, mais ils ne vont souvent rien amener au débat. Donc il vaut mieux le faire avec un peu de distance, en mobilisant ce genre d'outils là. L'idée c'est **que la démarche puisse s'inscrire dans la durée.** Lorsqu'un « Parlons jeunes » est réalisé, ce n'est pas fini. Non, l'outil reste. Il y a de bons contenus sonores, de bons articles de presse écrite qui peuvent être utilisés à un moment donné et ça, c'est très important.

Par exemple, je sais qu'il y a beaucoup de colloques ou des conférences sur des sujets qui concernent les jeunes qui sont initiés par une vidéo ou un son « Parlons jeunes ». Le son dans des conférences est beaucoup mieux que la vidéo, parce que quand on passe une vidéo pour lancer un débat, par exemple, les gens se disent que c'est le moment où on peut commencer à causer avec son voisin ou quoi, mais si on met un son, assez doucement, tout le monde se tait et écoute. Ce sont des sons travaillés. Il y a une véritable mise en son, il y a un décor sonore, le son est bon, la qualité est bonne, la voix est bonne, elle est posée... tout est travaillé pour que ce soit agréable, pour que ça donne envie d'écouter.

² Voir: <https://violenceparlonsjeunes-blog.tumblr.com/>

³ Voir: <http://parlonsjeunes.be/cliches/accueil/>

PARTAGER ET SENSIBILISER PAR LE THÉÂTRE

CB : «Parlons jeune» concerne la vidéo et l'audio, mais vous avez aussi travaillé avec l'outil théâtral et, notamment, vous avez collaboré avec la compagnie du Campus pour plusieurs pièces de théâtre. Pouvez-vous me parler un peu de cette collaboration?

BD : Avec le Campus, c'est une belle histoire. Ça a commencé quand on a fait un rapport sur la pauvreté. Pendant six mois, on a rencontré des acteurs de terrain, travailleurs sociaux, associations et aussi des personnes vivant la précarité au quotidien, un peu partout, dans toute une série d'arrondissements et, à la fin, on s'est dit qu'il fallait leur faire un retour. Il fallait leur montrer ce qu'on avait fait de leur parole. On voulait leur faire un retour, mais on leur donne quoi? Du chocolat? Notre rapport à lire? On trouvait ça insuffisant. On avait envie de retrouver le contact qu'on avait eu. **On s'est dit qu'on allait retourner vers eux, mais pour avoir une nouvelle rencontre.** En plus de leur offrir un verre et un sandwich, **on voulait leur offrir un outil culturel.** Il se fait que j'avais vu le spectacle de la compagnie du Campus «Revenez lundi» (2006) qui traite de la pauvreté. Ça permet de discuter, d'avoir un débat. J'ai contacté la compagnie du Campus pour demander de jouer six fois la pièce, dans six endroits différents. Se retrouvent à chaque fois dans la salle des personnes qui vivent la pauvreté au quotidien, des travailleurs sociaux et d'autres aussi, car on avait ouvert les invitations pour que la salle soit pleine. Donc, après le spectacle, tout en buvant un verre et en mangeant un bout, on discute et on parle du rapport d'activité. Lors d'un de ces moments, une maman avec sa fille en situation de handicap nous dit qu'elle a envie de témoigner de sa situation : sa fille est atteinte de troubles autistiques

importants et elle est scolarisée à la maison. Comment parler de ça? On se dit que la compagnie du Campus, qui a la capacité de travailler sur des situations concrètes, peut répondre à cette demande. L'idée est alors de mettre en scène la situation de cette mère et sa fille à travers un duo et le Campus accepte et met en place un spectacle avec lequel la compagnie va tourner. La collaboration avec la compagnie du Campus est déjà un peu plus aboutie. Nous on fait les intermédiaires, on réfléchit avec eux sur le sujet et on va voir un premier filage. Ça fonctionne super bien, la mère et surtout la gamine sont très contentes, nous aussi on est content d'avoir une série de débats avec un outil culturel nouveau. Ensuite, Patou Macaux, comédienne animatrice à la compagnie, revient vers moi pour me proposer une idée de spectacle sur les injustices envers les jeunes. Quand on discute, je réalise que le plus intéressant serait de traiter de la question de l'autorité. On a coécrit, Patou a rédigé, j'ai corrigé, on a discuté, on a vu des répétitions, des étapes de travail, etc. Le spectacle s'appelait UGO.

MONTER SUR SCÈNE ET PRENDRE DES RISQUES

Après est arrivé le moment où on était coincé par les questions liées aux enfants qui partaient en Syrie. On s'est dit alors qu'on allait franchir le pas. **On avait du matériel vidéo, des témoignages de jeunes qui étaient partis et qu'on voulait monter,** mais on s'est dit qu'on ne pouvait pas montrer que le point de vue des enfants, c'était important qu'on donne aussi notre point de vue de l'institution du DGDE. C'était une période assez faste parce que tous mes collaborateurs ont travaillé sur ce projet. Tout le monde n'est pas monté sur scène, mais tous ont travaillé à l'écriture de la pièce. Ainsi est né «Rien à faire, rien à perdre» (2015).

Moi, je jouais dedans et je suis très mauvais comédien. On a beaucoup ri d'ailleurs parce que je jouais un père algérien et on m'avait mis un pull ridicule. J'étais persuadé que, comme je suis à l'aise quand je parle, je prends la parole facilement et je n'ai jamais le moindre moment de trac, heureusement, tu imagines dans toutes les interventions publiques que j'ai faites si j'avais eu le trac? J'aurais changé de métier depuis longtemps. J'aime bien, je suis à l'aise, je n'ai pas de problème, mais quand il faut rentrer dans la peau du père algérien, qui est exactement l'opposé de moi, qui découvre un voile dans l'armoire de sa fille et qui est persuadé que sa fille est en train de se radicaliser, j'étais beaucoup moins à l'aise. Quand on a joué, Patou a attrapé quelques cheveux blancs. **C'était génial que l'institution monte sur scène pour défendre son travail. C'est ce qu'on a fait de plus fou, de plus engageant.** On a joué 25 fois pour le 25^e anniversaire de l'institution. On a beaucoup sué, on a même été jouer au Québec. On a joué pour les jeunes, dans des séances scolaires. On a joué 28-29 fois y compris au Québec et avec le débat après la représentation. Le Campus a mis toutes ses compétences pour animer, pour faire de nous des comédiens plus ou moins respectables sur scène. De la mise en scène au décor, tout était réfléchi ensemble. On avait l'impression que ce n'était plus qu'une seule équipe où chacun se renforçait, nous on leur amenait un contenu qu'ils traitaient sous une forme artistique et eux, ils nous amenaient des compétences pour traiter correctement le sujet. Il y a eu une belle complémentarité. Et ça, c'était important, car notre institution prenait un risque. Par exemple, quand on est allé jouer au Québec, on était quand même un peu mal à l'aise. Jouer le rôle de père algérien par un Belge au Québec, c'était très limite. Les pères algériens jouent leurs rôles, on ne joue pas le rôle d'un Africain. Cette espèce d'appropriation culturelle, j'en comprends parfaitement le principe. C'était complexe, il fallait le traiter correctement.

On ne pouvait pas faire un truc ridicule, il fallait qu'on soit au point surtout parce qu'on défendait le point de vue des jeunes. Il y avait une alternance entre les saynètes qu'on avait construites avec la compagnie du Campus et la diffusion des vidéos qui reprenaient les témoignages des jeunes. **On voulait surtout que la parole des jeunes soit valorisée donc on ne pouvait pas être complètement ridicule.** La pièce a eu un tel succès qu'il y avait encore de la demande après les 25 représentations. La compagnie du Campus l'a alors reprise à son compte avec d'autres comédiens, car on ne pouvait plus se permettre de continuer de tourner. Ils ont changé le titre pour bien faire la différence, mais le principe est resté le même. Et c'est devenu «Radicalement vôtre» (2017). C'était une des plus belles expériences qu'on a connues, ici, qui, à l'époque, avait soudé l'équipe. Entre nous, au sein de l'équipe le théâtre a été un très bel outil de médiation. Dans ce cas concret, avec la compagnie du Campus, le théâtre a été un superbe outil.

IMPLIQUER LES JEUNES DÈS LE DÉBUT DU PROJET

CB : Comment impliquez-vous les jeunes dans vos projets?

Moi, j'ai toujours été attentif à ce que j'appelle les *mythes fondateurs* des projets. Si on veut travailler avec des jeunes sur un projet, sur une idée, ou si une équipe se dit que ce serait chouette de faire un tel projet avec les jeunes, eh bien, il faut arrêter de discuter très rapidement et dire que la prochaine fois qu'on se voit c'est avec des jeunes. Si on échafaude des projets et si les gens ne sont pas là aux prémices, au moment de ce que j'appelle les mythes fondateurs d'un projet, on va toujours essayer de les récupérer, de les relancer. On se demande alors

pourquoi ils ne sont pas plus intéressés, motivés, pourquoi ils ne sont pas plus investis. Parce qu'ils n'étaient pas là au début.

Tout le monde aime bien être là aux prémices, quand commence cette espèce de bouillonnement d'idées c'est ça qui motive à continuer et, même dans les périodes difficiles, on continue parce qu'on se rappelle de ces moments. Chaque fois qu'il y a une idée, qu'il y a un bon début, je dis aux gens: « on arrête, **si on veut le faire avec des jeunes, il faut discuter avec les jeunes directement** ». Dans la réalité, rien à voir avec la question culturelle ou artistique, tous les projets qui concernent les jeunes sont organisés par les adultes qui ensuite disent aux jeunes: « venez jouer avec nous! ». En termes de participation, c'est très mauvais et il ne faut pas s'étonner que les jeunes n'adhèrent pas. Avec les jeunes ça prend plus de temps, c'est un autre rythme, c'est différent, il faut accepter leur vision originale. Pour les adultes, c'est clairement plus compliqué, mais sur la longueur ça donne des résultats nettement plus favorables. Par exemple, pour « Rien à faire, rien à perdre », on savait qu'on n'aurait pas l'occasion de les insérer dans le projet parce qu'on répétait la journée, qu'on allait jouer au moins 20 fois en soirée, etc. On s'est demandé comment faire pour que les jeunes soient présents. On était juste en train de travailler sur la réalisation de témoignages filmés, on a décidé de les mobiliser. On en avait déjà un, au début, et, ensuite, parallèlement à la construction du spectacle, on en a fait six autres. Au final, ce que les gens ont retenu du spectacle ce sont surtout les vidéos. C'était le but, qu'on donne notre point de vue, mais que tout le monde voie ces vidéos, qu'elles soient artistiquement bien foutues. On a aussi dû jouer avec l'anonymisation des jeunes. Quand on met en images l'histoire d'un gars et qu'on ne veut pas qu'il apparaisse dans la vidéo, parce qu'on **suit le principe éthique de ne pas montrer les visages des gamins**, on montre l'image de la mer,

du sable. L'important, c'est que ce soit toujours bien monté, bien réalisé. Les témoignages étaient lus par des comédiens, même si pour le premier témoignage, on avait enregistré la voix de la gamine. Avec sa voix, c'était plus fort en émotion que celle de la comédienne. Mais on a décidé de ne pas l'utiliser parce qu'on avait peur que les jeunes puissent être reconnus. Ils avaient tous des dossiers judiciaires ouverts. L'important était qu'on ne puisse pas les reconnaître.

FAIRE CULTURE

CB : Le théâtre est un bel outil mais c'est aussi un média assez ancestral et qui vieillit. Pensez-vous que les jeunes se retrouvent encore dans le théâtre?

BD : Le problème c'est toujours que l'on parle des jeunes comme s'ils étaient une masse uniforme, mais les gamins qui habitent dans des lieux prospères dans les faubourgs de Bruxelles, à Wezembeek, Kraainem ou Woluwe-Saint-Pierre, ne sont pas les mêmes que ceux qui habitent à Molenbeek ou Anderlecht. Je ne suis pas sûr qu'ils appartiennent à la même culture et c'est ça le défi. Ça reste un terrible sujet d'étonnement pour moi, Bruxelles dans la bouche des étrangers qui la visitent c'est une « lovely little city » considérée comme multiculturelle, mais en réalité Bruxelles est une ville de province, c'est un million, un million cent mille habitants. C'est ridicule par rapport aux mégalo-poles comme Paris, Istanbul, Pékin qui sont de vraies grandes villes. Paris compte onze millions d'habitants, c'est dix fois plus grand que Bruxelles, c'est colossal. Même si on est une petite ville de province, **Bruxelles est une vraie ville d'apartheid, multiculturelle, mais pas interculturelle**. Moi, je suis devenu Délégué général quand j'ai dit des choses qui n'étaient pas audibles. Quand je les ai dites, j'étais un jeune éducateur de rue, j'aimais bien écrire,

j'avais écrit un bouquin. J'ai eu un souci notamment quand j'ai fait des commentaires sur la zinneke parade. C'est bien la zinneke parade, mais à part le soir où tout le monde boit un verre ensemble, c'est le groupe Wezembeek Oppem qui défile après le groupe d'Anderlecht, qui défile après celui de Woluwe-Saint-Pierre, qui défile après celui de Molenbeek. Ce n'est pas un défilé interculturel, c'est un défilé multiculturel dans lequel la culture de Wezembeek défile avec un thème choisi et c'est bien la seule chose qui les rassemble. Si la culture ne sert pas à abattre ça, à mettre ça en pièces, c'est quand même la preuve qu'on est loin.

Pour rendre compte du travail réalisé dans *Parlons Jeunes*, nous avons sélectionné quelques extraits sonores de capsules enregistrées lors du confinement. Une manière pour nous de donner la parole à ces jeunes qui, comme d'autres, ont été particulièrement *silenciés* durant la pandémie. Manière aussi de laisser une trace, dans impACT, de la crise qui nous a traversés. Nous rappeler notamment que les projets culturels ont été particulièrement malmenés et que rares ont été les initiatives qui ont réussi à perdurer et à faire exister l'expression des jeunes, durant cette période.

Parlons Jeunes avait relevé le défi et la publication des podcasts permet une plongée saisissante dans le quotidien des jeunes durant le confinement. Parmi d'autres podcasts disponibles sur la plateforme *Parlons Jeunes*, nous avons donc choisi de partager ceux-ci, à l'écrit, mais si vous souhaitez les écouter, ils sont disponibles en ligne: <https://parlonsjeunes.be/>

« Vous écoutez Bouteille à la mer. Maroc, Sénégal, Congo, Brésil, France, Belgique, Québec, Martinique, Colombie-Britannique. Correspondance sonore de jeunes confinés. Bouteille à la mer, ce sont des jeunes, du monde entier, qui échangent des messages, pendant le confinement »

Extrait de Parlons Jeunes. Bouteilles à la mer. Correspondances sonores de jeunes confinés.

FABIEN ROBERT

LATITUDE

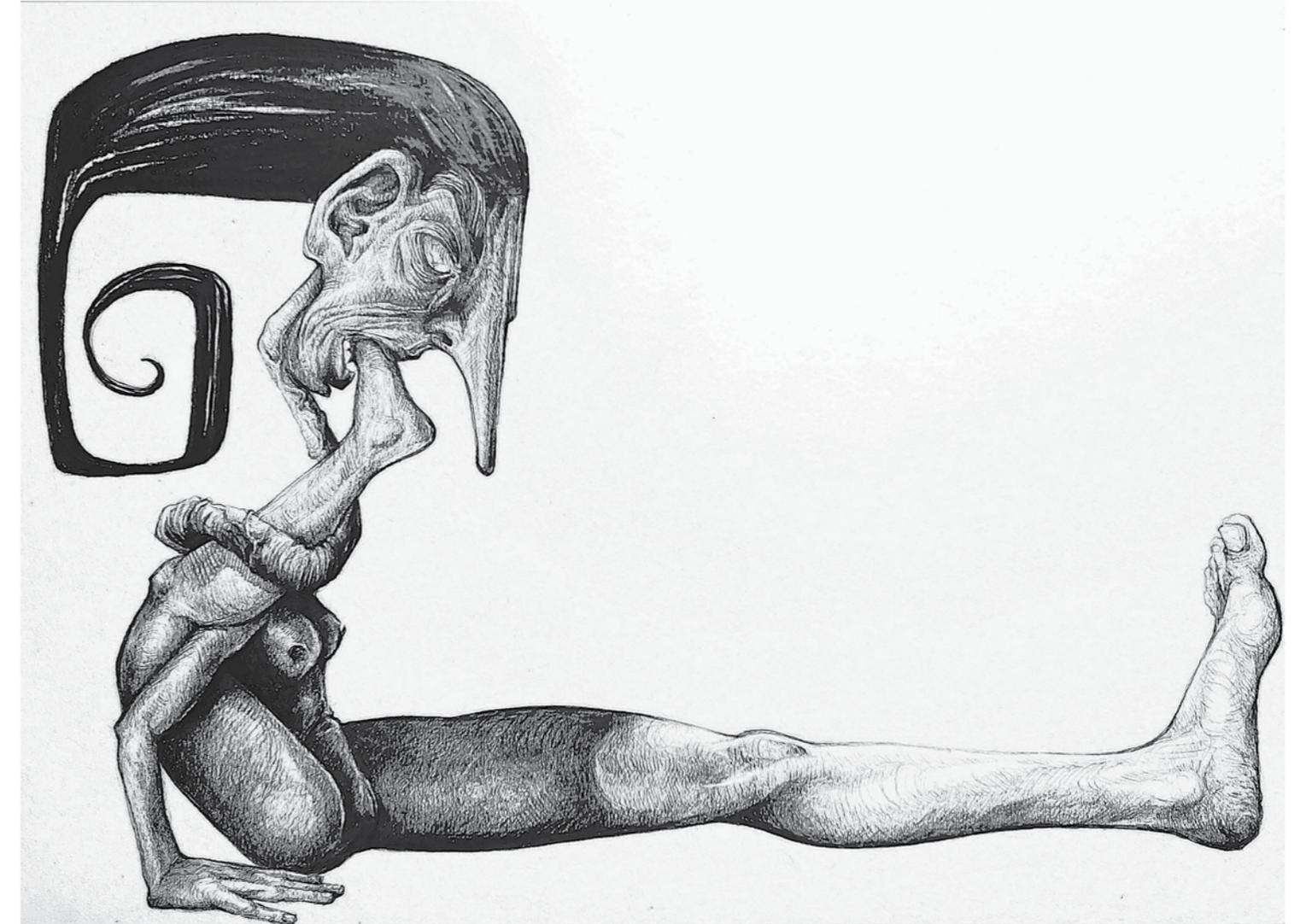
EN COLLABORATION AVEC
STÉPHANE HUMBERT,
DIRECTEUR DU CARPS

DU (DÉ)PLACEMENT AU DÉPASSEMENT.

MENER UN ATELIER THÉÂTRE
AVEC DES JEUNES PLACÉS
EN **INSTITUTION DE L'AIDE**
À LA JEUNESSE.

Là où croit le péril, croit aussi ce qui sauve.

Hölderlin



Ça tente de venir à l'atelier théâtre, ce soir ?

Non, je n'aime pas.

Tu n'aimes pas ou t'es pas à l'aise ?

Non, j'ai pas envie, je m'en fous !

Juste t'asseoir et regarder ? Ok ?

J' sais pas.

Viens. Et si t'as envie, tu restes ! Y a pas de danger.

Ne te prive pas.

(Silence)

L'ouverture. Voilà ce que nous cherchons auprès de jeunes placés en institution de l'Aide à la jeunesse. La fissure qui s'élargira (peut-être) et laissera entrer l'envie de vivre une expérience constructive. La faille positive qui deviendra un levier. L'accroche ? Oui bien sûr. Mais de quelle manière ? Sur quels facteurs repose-t-elle ? Le groupe ? L'équipe ? Le projet institutionnel ? L'animateur ? Le thème du projet ? Parfois, c'est un détail qui crée l'envie. Un détail qui se révèle à partir d'un rire, d'une blague, d'une émotion, d'une vibration collective. Quelque chose qui nous échappe aussi. Sans doute et aussi ce délicat mélange de facteurs. Un détail, oui. Et tellement différent à chaque fois. Leurs histoires, leurs appartenances, leurs cultures sont d'innombrables ingrédients à prendre en considération si on désire que le théâtre soit une porte vers autre chose qu'une vie de merde !

Dans ces premiers dialogues, c'est le refus et la peur. Mais pas seulement. L'ambivalence s'y cache. Cette sensation de ressentir deux envies contraires. L'énergie du oui et du non. Comment concilier ces deux composantes ? Que va-t-il m'arriver maintenant et après ce placement ? Qui sont ces étrangers qui me proposent de jouer au théâtre pendant que ma famille souffre ? Tant de questions et de réflexions qui émanent du terrain. Ce sera donc, ici, l'occasion de délimiter un périmètre et d'explorer ce que recouvre le mot « accroche ». Moi, j'ai peur de rien. Et pour-

tant ! Comment accueillir leurs peurs sans les renforcer ? La peur où le théâtre deviendrait une menace plutôt qu'un espace de jeu. Oui, les bonnes intentions loupent parfois leurs cibles. Et on rate. Sans doute qu'on s'attache trop à la cible. C'est peut-être que l'accroche ne consiste nullement à poursuivre un résultat extérieur avec des artifices, mais uniquement à provoquer chez le-la jeune quelque chose en eux-mêmes. Une vibration. Enfin, quelques mots aux limites de l'écriture, des anecdotes, une pincée de recul et des manières de faire qui, parfois et malgré nous, trouvent une cible.

I LE CONTEXTE

Les réflexions suivantes proviennent de mes expériences au C.A.R.P.S. asbl (Centre d'Accueil et de Recherche Psycho-Sociale), qui est un S.R.O.O. (Service Résidentiel d'Observation et d'Orientation) situé à Ville-sur-Haine. *L'équipe accueille des jeunes, garçons et filles de 4 à 18 ans, qui vivent, ainsi que leurs familles, des situations de crises et de grandes souffrances. Après plusieurs années, leurs témoignages sont formels. L'accueil. Après, on rame. L'atelier théâtre du CARPS s'inscrit dans Carps diem qui est une école de batterie et percussions du CARPS. Elle s'est développée en Communauté MédiArtistique©. Nous poursuivons l'utilisation de la musique comme outil pédagogique avec, en plus, l'ouverture au chant, tambour, théâtre, cirque et escalade. Avec ces outils artistiques, les MédiArts©, les trois objectifs sont de créer des médias positifs (moyen d'entrer en relation de manière positive), de permettre l'expression des émotions et des sentiments, de valoriser les jeunes, leurs familles et l'équipe, en utilisant des échelles de progression et en vivant ensemble des expériences positives. Notre projet nous permet de mettre toujours les jeunes et leurs familles au centre de notre action. La Communauté MédiArtistique©, ouverte à tou(te)s,*

aide chacun à trouver sa place et à partager ce qu'il reçoit. *Carps diem a comme volonté de développer le tissu et la mixité sociaux, d'apprendre à qui le désire des techniques artistiques adaptées et de faire grandir l'entraide.* (Humbert Stéphane, Directeur du CARPS). Pendant quelques saisons, j'ai navigué au CARPS comme éducateur spécialisé d'abord et accompagnant psycho-social ensuite. Mon parcours de formation m'a amené à une approche interdisciplinaire ; l'angle pédagogique (éducateur), l'angle artistique (comédien-animateur) et l'angle scientifique (formateur pour adultes). Et surtout, les rencontres avec ces jeunes et leurs familles, les secousses relationnelles, m'ont permis de garder les deux pieds sur un terrain en scrutant, quand même, le ciel.

II L'ACCROCHE, LA FAILLE ET LA CONVICTION

Le rejet. La porte qui claque. Le je-m'en-foutisme. Les apparences sont trompeuses ! On peut bien sûr s'arrêter aux mots et à ce qu'ils nous renvoient. Mais pour éviter d'assécher notre désir de faire du théâtre avec des jeunes en institution, il faut trouver des moyens de percer une faille et déstigmatiser le théâtre. Les premières secondes se révèlent être décisives. Les premiers mots. Les premières impressions. Caresser leurs peurs et accepter qu'ils soient là sans rien faire. Et c'est déjà un pas. Mes heures de vol au CARPS ont sans aucun doute élargi mon champ de compréhension sur le dépassement d'une résistance. Dans les premiers moments, c'est la boule au ventre. On a tellement envie de jouer avec eux, de créer le projet de l'année. Des idées plein la tête. Des images qui débordent. Des textes qui claquent. Des musiques flamboyantes. Et le j'ai pas envie ou je m'en fous de l'atelier débarque ! Ça coince. Ça se crispe. L'imagination et le plaisir sont pourtant aux antipodes. Se mettre à la place du jeune,

percevoir ce qui le menace et qui engendre un refus ou une crainte. Alors, poser des questions encore et toujours, sans attendre de réponse. Et si silence il y a, tant mieux. Le jeune est déjà en chemin vers l'atelier. Oui du silence, qui n'est pas l'absence de bruit. Mais « les jeunes ont besoin pour se taire que l'adulte soit lui-même capable d'en faire autant... »¹.

Parfois, il vaut mieux lâcher la relation pour un temps déterminé et y revenir. Pour que le-la jeune vérifie notre conviction dans la durée. Qu'il constate toute la considération que nous avons de sa personne et de sa souffrance. Alors quelque chose semble s'ouvrir. Mettre à distance nos propositions, placer de l'espace pour donner le pouvoir au jeune de (re)venir vers nous. Lui rendre un pouvoir qu'il a perdu dans son histoire. Aussi, apprendre à se décaler. Je suis toujours étonné de constater que l'humour, la légèreté, décroche des oui. « ...L'humour donne aussi aux jeunes la possibilité de tester certaines limites tout en restant intouchables... »². Il semble donc nécessaire d'appivoiser la blessure par petites touches et de laisser du temps de maturation. Oui, du temps, sans perdre le lien et sans rupture sinon : *t'es comme les autres, tu dis mais tu t'en fous, tu causes mais tu ne fais pas.* Une parole prononcée est un acte engagé. Tenons donc nos promesses et coupons sans rompre.

NOTES

¹ Delannoy, C. La motivation : désir de savoir, décision d'apprendre. Paris : Ed Hachette Livre. (2005), p.71.

² Branders, C., Théâtre et expression en creux : la parole des jeunes mise en jeu dans l'enfermement, JdJ n°368, 2017, p.8.

Tu me vends quoi toi ? Toi aussi, tu vas me rouler ?

Parfois dans leurs regards, je perçois ces questions : *t'es qui ? Tu veux quoi ?* Et ces questions sont légitimes. Mais il faut y répondre et de manière détournée pour éviter les menottes relationnelles et le bras de fer. C'est peut-être à cet instant qu'il est bon d'éviter le sérieux, mais de jouer (déjà) avec le cadre et avec leurs refus apparents. S'oublier soi. Ne pas chercher un résultat, mais leur donner l'occasion de vivre (même quelques secondes) une vibration. Leur donner à vivre. Qu'ils ne se sentent pas complètement à côté, ni trop éteints. Faire semblant de se prendre une porte, de louper une marche. Éclairer leur lanterne de vie, qui est parfois tragique et heureusement pas sérieuse. Dès lors, provoquer le rire et les autoriser à rire de nous. Et si c'est le cas, le lien se tricote. Créer du jeu en dehors de l'atelier. Dès lors, l'informel apparaît essentiel. Oui, l'atelier a déjà commencé. Il se déplace. Si une question se pose dans le réfectoire et que l'atmosphère pue la peur, jouons déjà avec ce qui se passe. *Pourquoi ?* Pour que le jeune visualise, s'identifie, ressente, vive que, quoi qu'il se passe, le théâtre transgresse le Non. Que ces adultes motivés à jouer et à partager leurs envies déboulonnent les peurs. Enfin, que notre conviction reste indemne. Une présence à soi donc.

Vendre l'Atelier ?

Oui ! Convaincre que quelque chose se passera. Dans tous les cas, permettre aux jeunes d'avoir une prise sur ce qui est positif. Leur donner du pouvoir au sein de leur souffrance et de l'atelier. Un pouvoir constructif. Le défi semble aussi être un levier. La provocation bienveillante. *Toi, tu n'oserais pas !* Leur donner du jeu. Délivrer leurs croyances, les autoriser à se tromper. Plantons-nous ! Structurer leurs idées. Progressivement, tricoter ce qui

passé et avec souplesse les amener dans le processus de l'atelier théâtre même si on n'est pas physiquement dans l'espace de jeu. On prépare le terrain. Enfin, élargir, créer de l'ouverture sur le théâtre et le conflit joué. Le Faire semblant. Qu'un conflit raconté est déjà un conflit apaisé. Vendre l'autorisation à dire ce qu'ils ont envie de dire. Pas de censure. Et parfois, ... l'envie éclot dans le regard, le ton, la présence, le silence ménagé entre les phrases, le jeu des gestes et un cœur s'ouvre. Et c'est peut-être dans ces premiers instants que se jouent la dynamique future, leur engagement, les repères qui répondent à leurs besoins et la boussole du projet.

Jusqu'ici la dimension relationnelle s'avère donc décisive pour déclencher l'envie de jeter un regard à l'atelier théâtre. S'asseoir comme il le souhaite. S'asseoir ou rester debout. S'asseoir et regarder. Mais être là. Et parfois, la scène s'inverse. Tout ce qui se passe dans le public se révèle être des situations à mémoriser pour la suite et de précieuses clefs de compréhensions sur leurs dynamiques personnelle et de groupe.

Je n'aime pas le théâtre !

Assise sur une chaise, le visage fermé, une jeune balance le classique : « J'aime pas le théâtre. » Quelle aubaine. Elle se positionne. Elle ose. La faille s'ouvre. Progressivement, elle ose argumenter devant le groupe. Un pas supplémentaire, elle accepte que nous nous placions devant elle. La scène s'inverse. Elle se marre et continue l'improvisation. Elle balance une série de critiques que nous ignorions, sur le projet et sur le fonctionnement de l'atelier. Et si nous nous étions accrochés à son « *J'aime pas le théâtre* » ? Que serait-il arrivé ? Un rapport de force ? Une énergie de sabotage ? Un conflit ? Un rejet ? Oui, sans aucun doute ! Et on raterait aussi l'occasion d'être renseigné sur notre manière de travailler et sur l'état du

III CONJUGUER UNE POSTURE

projet. Dans les premiers moments, le refus est inévitable. Un refus peut être une manière d'attirer l'attention de l'adulte de manière négative.

Je ne m'oppose pas à toi ni à ta proposition de faire du théâtre, mais j'ai besoin de savoir si je compte pour toi. J'ai besoin de ton attention et de ta reconnaissance. C'est le signe que le désir se manifeste. Si on traduit leurs mots ou leurs silences, autrement dit derrière leurs attitudes et leurs refus, se cachent le paradoxe de « j'ai envie et je ne peux pas ». L'ambivalence. Deux forces qui voyagent à l'intérieur. *Je ne m'oppose pas à toi, mais à mon placement. Venir à l'atelier, ce serait accepter mon placement. Je ne vais quand même pas m'amuser alors que j'étais opposé à y venir ?* Attendre patiemment. Accueillir ce qui arrive. Et c'est là, probablement, qu'il faut cesser de parler du théâtre et reconnaître la situation, l'émotion et la souffrance. Accueillir, accepter l'ouverture et la fermeture du jeune. Trouver la faille positive. La faille qui éclaire à nouveau le jeune et sa souffrance. La faille qui soulage. Tout est possible. Et naviguer entre leurs paradoxes :

Je n'ai pas envie !

T'as pas envie ou tu ne sais pas comment faire ?

Je m'en fous de ton théâtre !

C'est un bon départ pour faire du théâtre.

Je n'aime pas être sur scène.

Au départ, moi non plus. Ça s'apprend.

Je pense trop à mes parents.

C'est normal. À l'atelier, on ferme une porte et on en ouvre d'autres. Tu essaies ?

Je n'y arriverai pas.

Si tu viens, tu arriveras puisque tu y seras.

La posture de l'animateur. Sa présence qu'on identifie par son corps, ses mots et sa capacité d'accueil. Accessible et disponible. Ces deux valeurs donnent une perspective sur la présence à soi. Cela élargit notre regard et nous (re)connecte à la dimension relationnelle. L'espace où le visible est vu, à qui peut le voir. Reconnaître notre contradiction et éviter le danger. Trop de désir tue. La posture de l'animateur semble donc indispensable. On le sait tous. Oui, mais comment ? Quel est cet espace que l'on nomme présence, relation, lien à l'autre et qui déclenche le mouvement chez le/la jeune ? Le champ de la relation. L'espace où se jouent les séances suivantes. L'espace où se structurent une motivation et une dynamique à soi et aux autres. Qu'il constate son impact positif sur le groupe (faire rire, émouvoir) sans la menace d'un rejet ou d'une coupure de lien. Ce qui est apaisant c'est que tout semble exploitable dans ce regard sur le jeu. Le jeune découvre que sa crainte d'être jugé, insulté, rejeté s'estompe. Il s'agit donc de trouver cette « ... *attitude intérieure (...)* qui conjugue rigueur et souplesse... »³. Dans notre discours, il faut être convaincu, pas abattu. Persévérant et léger. Les énergies trop brusques font peur. Les énergies trop floues angoissent. Les énergies trop douces ramollissent. Le juste milieu pour accompagner le/la jeune dans sa résistance et l'autoriser à vivre du positif. Parfois, le défi déclenche quelque chose. *Toi, tu n'oserais pas !* Parfois, ça rate et le/la jeune débarque, malgré tout, à l'atelier. Et derrière sa peur se cachent bien des choses comme « *À nouveau, je vais être à poil. Ils vont me dégommer. Je vais être nul* ». Et on est là.

³ Delannoy, C. La motivation : désir de savoir, décision d'apprendre. Paris : Ed Hachette Livre. (2005), p.138.

IV LE CADRE

Un cadre qui se plie et ne se rompt pas. Un cadre qui repose sur des valeurs. Les valeurs de respect, d'écoute, de rire et non pas de moqueries. Rire de ce qu'on fait et de qui on est. Cadre à l'intérieur duquel les choix sont possibles. Ce qui signifie un cadre sécurisant et donc « donner un cadre qui préserve une enveloppe groupale pour l'ensemble des jeunes... »⁴. La liberté, les craintes, les frustrations, les contraintes s'y cognent sans rien briser. Bien sûr, le groupe est un levier pour déclencher les envies, dépasser la peur, titiller le plaisir et enfin offrir un climat de confiance pour prendre la parole ou accepter le silence. Mais garantir un cadre qui évite la sensation de danger et de menace. Percer leur capacité à se saboter. Dès lors, comment tenir un cadre qui sécurise le jeune dans son vécu et dans son envie de jouer ? À chaque atelier, la dynamique de groupe doit être soignée. Qu'elle épouse l'état émotionnel du jeune et sans se rompre. Eux, ils débarquent avec leurs inquiétudes, leur état du moment, leurs crises, leurs fragilités. Un cadre sécurisant aide à faire la part des choses et à résister. C'est aussi une manière de vérifier notre résistance et celle du groupe. Traverser les moments fragiles et les pertes de motivations. Nous en arrivons donc à faire confiance aux liens tissés et à l'autre. « L'accès à soi est inséparable de la reconnaissance du lien noué avec un autre que soi »⁵.

Soyons prudents sur nos représentations. Si le groupe apparaît être une condition qui soutient la motivation d'un.e jeune et donc être un réel appui pour que le/la jeune ose, il faut rester en état d'éveil sur nos attentes et sur notre capacité à nous adapter en permanence. Deux aspects semblent indispensables pour que le groupe soit un soutien dans la dynamique de l'atelier théâtre. Le premier aspect est le sentiment de *sécurité* qui aide chaque jeune à oser

affirmer son propre regard. Le second aspect est le *temps*. Donner du temps. Laisser apparaître leur propre collectif. Qu'ils vivent leur vie.

V LES PREMIERS PAS. RATER SANS S'EFFONDRE

Au départ, des exercices accessibles où la réussite est inévitable. Accessibles comme marcher dans un espace et s'arrêter en un point fixe. Déterminer des directions pour éviter le flou et donc l'angoisse. Des actions simples : marcher, entrer, sortir, apparaître et disparaître. Des moments de rupture et de structure à nouveau. Progressivement, ils osent se regarder. Ils dépassent la crainte d'être jugés et menacés. Des actions physiques qui provoquent une dépense énergétique et donc l'évacuation des inquiétudes. Si pas, ils transpirent de peur. Ils se réarment. Et les résistances repoussent. Leur déclencher donc une sensation de jeu. Un canevas accessible où l'échec n'existe pas. Provoquer le plaisir et le goût du danger comme des actions physiques, des acrobaties, des chutes. Autrement dit, *les rejoindre*. À partir de ce lien, leur proposer une alternance du regard tourné vers l'intérieur et vers l'extérieur. *Que ressens-tu ? Es-tu d'accord avec la situation ? Que ferais-tu ? Qu'en pensez-vous ?* Du contentement à l'apaisement et qu'ils se laissent transformer par le jeu. Ce sont aussi ces premiers moments qui leur donneront probablement envie de revenir, de réessayer, de passer au-dessus des inquiétudes, de prendre du recul sur leurs situations. Car tout continue malgré un temps suspendu à l'atelier théâtre, l'institution, le mandat, les rendez-vous avec leurs familles, leur vie scolaire, la dynamique de groupe. Ces facteurs influencent, malgré nous, leurs présences et leurs investissements. Créer de la perspective pour les prochaines étapes de l'atelier. Se projeter. C'est le futur.

Ça rassure. Après l'ici et maintenant, à quand la prochaine séance ? Et si nous déplaçons notre regard pour que le projet vive dans toutes les pièces de l'institution hors de l'atelier théâtre ? Comme si le théâtre était partout. Qu'ils saisissent les situations de leur vie quotidienne comme ingrédients qui alimenteront leur projet. En dehors et en-dedans. Pour que le jeune soit connecté au projet et (un peu plus) à sa vie. Qu'il écoute son histoire, ce qu'elle lui raconte et qu'il se mette au service du projet. Travailler donc la situation ici et maintenant. L'espace de jeu est partout où mille choses se jouent déjà.

Adhérer pour ensuite se différencier. Quand la dynamique trotte et que le jeune adhère à la vie de l'atelier, il apprend à se différencier et à repérer sa propre place. Le thème du projet influence bien sûr sa prise de parole et de position. Mais quitter le « *faire comme les autres* ». Mais s'exposer aux autres. Trouver son style et changer parfois de perspective. Trouver sa singularité sans se soucier du regard des autres. Mais sentir sa place, son apport au groupe. Sortir de sa croyance. Du sabotage. Être éclairé (pas ébloui) par le groupe. C'est possible. Enfin, accompagner les jeunes à exposer leur point de vue semble être un moyen de les amener à développer leur propre point de vue et donc un regard sur ce qu'ils vivent. Et à partir de là, raconter une histoire. À eux de décider.

« Salut toi, je te connais pas, mais voilà, je m'appelle Wahib, j'habite à Bruxelles. Chez nous pour le moment, c'est un peu dur, parce que voilà, on n'a pas école, nos contacts sont limités, tout est fermé comme les endroits, les clubs, les cafés, les restos... Et moi personnellement, ce qui est chiant, c'est que voilà, j'ai 18 ans, c'est l'âge où tout est possible, où tout devient plus « légal », comme par exemple, les clubs ou les boîtes, avant j'y allais pas légalement, mais maintenant que j'ai 18 ans, c'est mort quoi. Tu peux toujours prendre un verre chez toi, mais c'est pas pareil quoi... »

Extrait de Parlons Jeunes. Bouteilles à la mer. Correspondances sonores de jeunes confinés : Wahib et Hannil Episode 1 (Bruxelles/Marseille).

⁴ Kaës, R., Desvignes, C. et al. Le travail Psychique de la formation. Paris, Dunod, 2011, p. 67.

⁵ Flahaut, Be yourself!, Mille et une nuits, Barcelone, 2006, p. 139.

VI AUX QUESTIONS SUSPENDUES

Comment réceptionner l'expression artistique de ces jeunes, cachée sous des décombres de souffrance, de conflits parentaux, d'abus en tous genres et donc de peurs ? À la croisée du relationnel et du théâtre, il y a sans doute une faille, qui nous ouvre au lien et à ce qui s'y cache. Comprendre leurs questions, traduire leurs paradoxes, lire leurs attitudes semble inévitable pour les mener quelque part. Sinon, ils se confortent dans l'idée que rien n'est possible et que tout est à fuir ou à combattre. Alors, cultiver une accroche « *qui soit pleinement du côté du < transformer > (ou se transformer) plutôt que du côté du < conformer... >* »⁶. Si l'ouverture se crée, alors engouffrons-nous sans imposer pour qu'ils deviennent des acteurs de leur histoire d'abord, d'un atelier théâtre ensuite. Pour cela, ne pas s'arrêter aux mots et à ce qu'ils nous laissent voir. Traverser leurs apparences. Et avec tout cela, on bricole pour tenter de creuser une faille dans un mur fragile. Le refus. Le visage qui tombe. Les yeux fuyants. La peur de ne pas y arriver ou l'affrontement entre eux et nous ! Ne pas débattre, mais échanger. On bricole avec ce que nous sommes et ce qu'ils sont. Parfois, transmission, il y a. Parfois, la cible se loupe. Parfois, on ferme les yeux. Parfois, on rame. On rate tellement de fois. On loupe des liens, des mots, des perches, des ouvertures. On se détourne de nos peurs qui ont bien des choses à nous raconter. Parfois, l'envie de les rejeter débarque et on a juste envie de claquer la porte. Et parfois, l'ouverture se fait. Toujours à recommencer. Toujours avec eux, les jeunes, convaincus. Et si l'atelier théâtre servait déjà à percer leur croyance, celle d'être formaté par une souffrance, pour du *possible* ? Action.

⁶ Kaës, R., Desvignes, C. et al. Le travail Psychique de la formation. Paris, Dunod, 2011, avant propos.

« Moi c'est Léa, j'ai 21 ans, j'habite en Belgique, pour l'instant, je suis à Liège parce que c'est là que je fais mes études de scénographie [...] Là, c'est un peu dur de pas avoir accès à nos ateliers et de tout faire depuis chez nous parce que rien que pour trouver du matériel, c'est plus compliqué, pour trouver du matériel [...] Pour l'instant là, en Belgique, on est un peu l'endroit le plus touché par la pandémie, dans le monde, je pense. Du coup, c'est un peu bizarre de se dire ça. Qu'on est à l'épicentre du truc. Là même Liège était la ville la plus touchée, du coup, c'est un peu flippant de se dire ça, 'fin, de voir des flics partout comme ça qui contrôlent les gens, heu. Mais ouais, c'est dur de pas se voir comme d'habitude et de pas pouvoir faire ce qu'on fait d'habitude »

Extrait de Parlons Jeunes. Bouteilles à la mer. Correspondances sonores de jeunes confinés. Léa & Calypso Episode 1 (LIEGE/ QUEBEC)



REGARD POSÉ
PAR PATRICK LERCH

REGARD(S)

RÉCOLTE DES TÉMOIGNAGES
ET EXTRAITS DU SPECTACLE,
FABRIZIO LEVA

L'ENVERS DE L'ÉCOLE

PORTER DES RÉCITS
À TRAVERS LES GÉNÉRATIONS
PROJET *LES OUBLIÉS*

«En 2022, ils ont entre 15 et 18 ans, élèves en Sciences sociales à l'Athénée Royal d'Arlon, dans le sud de la Belgique...»

Extrait, *Les oubliés*, 2022



DAY #18 "MARGINAL"

À l'Athénée Royal d'Arlon, les élèves de la quatrième à la sixième secondaire ont revisité leur passé. Le projet intergénérationnel a été animé par Fabrizio Leva du Théâtre Sans Accent, pendant plusieurs semaines, en 2021. La création a pris forme au départ des récits de vie récoltés auprès des grands-parents, parents, proches et des élèves eux-mêmes. L'objectif était de rendre vivant le passé collectif à travers le langage théâtral. Cela a donc débouché sur un spectacle : Les oubliés. Sur scène, Mona Lisa, le personnage principal, conte ces histoires, ces anecdotes, ces fragments de vie venus du passé pour ne pas oublier.

Dans cette rubrique et à l'image du projet, nous vous proposons un texte organisé autour de plusieurs regards. Regards des jeunes¹ sur le processus vécu et sur la manière dont ce projet a traversé leurs vies à l'école et en dehors ; Regard de Fabrizio Leva par des extraits du spectacle, qui rendent compte de la manière dont il s'est attelé à valoriser les témoignages par l'écriture théâtrale ; Regard extérieur, posé par Patrick Lerch à travers une réflexion plus transversale qui s'anime autour de cette question : comment peut-on faire œuvre collective au départ d'un travail mémoriel ?

NOTES

¹ Merci à Aleksander – Nicolas – David – Lenny – Lucas – Sarah – Camille – Jules – Mara – Liana – Matthis – Timéo – Thomas – Jill – Yanis – Corentin – Baptiste – Lényl – Louis – Emma – Elisabeth – Renzo – Alix – Katia – Manon – Perrine – Inès – Sosthène – Alexandre – Vakha – Alissia – Antoine – Jacques – Julien – Izrafil

« Lorsque nous nous sommes impliqués dans ce projet, je ne m'attendais pas à ce qu'on nous y intègre autant. Fabrizio nous a dit que c'était notre avis qui comptait avant tout, que c'était NOUS ensemble qui la créions. J'ai trouvé cela magique ».

ALISSIA BOIGELEOT, 6B

« Écrire c'est se parcourir » disait Henri Michaux. Parfois, l'atelier d'écriture est un laboratoire à la recherche de piquer le réel à la surface des choses, pour sonder ou bousculer le temps. L'écriture pareille à celui d'un froissement de tissu fait penser à un chant murmuré quand on plonge dans la mémoire collective du passé.

Il s'agit pour certains de ces étudiants d'une première expérience où ils sont confrontés ainsi à un espace de nature à créer de l'être ensemble, de LA construction collective, UNE production.

Ils ont expérimenté que créer à l'écrit, c'est penser, agir, échanger, évaluer, observer, fouiller dans les archives de la mémoire, scruter l'ici et maintenant pour interroger les écarts, les différences entre le passé et le présent et faire médiation à travers l'écriture.

« Vous me reconnaissez ?... C'est moi là.. Sur le tableau... La Joconde... Et la musique que vous entendez elle a été composée par Vincenzo Capirola... Lui et moi nous sommes contemporains, nous avons quasiment le même âge... La beauté de l'art, c'est que ça laisse des traces. Depuis la nuit des temps, l'humain utilise l'art pour laisser des traces de son passage sur Terre. C'est instinctif. C'est peut-être un des points qui nous différencient des animaux... Leonardo Da Vinci était un artiste incroyable, un créateur, un architecte, un inventeur... Il en a laissé des traces. J'en fais partie ».

extrait du spectacle Les oubliés, 2022

32 Le projet auquel les étudiants de science sociale ont participé leur a semblé comme un temps suspendu, magique, parfois déroutant, tantôt marqué de frustration, de découragement. C'est comme traverser un long tunnel pour y déceler le bruit que fait la langue quand elle brise le silence.

Ce projet a vraiment provoqué mille émotions en moi, les récits de vie que nous avons dû analyser pour créer la pièce m'ont infiniment touchée. Chaque histoire a sa place, chamboulant un peu plus mon cœur à chaque fois. J'ai pris conscience de tous ces individus oubliés, qui traversent et ressentent parfois, sans le savoir, des histoires et émotions pareilles aux nôtres. Tout en étant à la fois uniques ».

ALISSIA BOIGELEOT, 6B

Briser le silence par l'écriture, nous y voilà, c'est créer des failles, des interstices vers l'inconnu. Scruter le passé pour l'observer, le décortiquer, comme on le ferait d'un insecte sous une lampe chirurgicale. Écrire revient à ouvrir des fenêtres sur des territoires de jadis, du passé, du présent. Infiniment.

« Bon papa Narcisse fut mobilisé en 1939, à cette époque, on savait déjà qu'il y allait avoir la guerre. En 1940, la Belgique fut envahie par l'Allemagne et à ce moment-là il était sur l'Yser. On le conduisit en Allemagne pour qu'il soit fait prisonnier. Pendant les trois premières années de son emprisonnement, il était dans un camp de prisonniers. [...] Il fut ensuite emmené dans une ferme pour y travailler... Bon papa Narcisse a gardé tellement de traumatisme... La nuit lui faisait peur... »

extrait du spectacle Les oubliés, 2022

« Le fait de créer ce projet nous permet de pouvoir mettre en avant les personnes oubliées, qui ont souffert et qui ont fait énormément. Nous repensons à eux grâce à ce projet. De plus, j'ai aimé écrire mes récits car j'ai fait ressortir ce que je ressentais, ça m'a fait du bien de pouvoir l'extérioriser. »

LENNY DE GREIF, 4E

La question surgie d'où je parle? à qui? pourquoi? En l'occurrence, le postulat de départ de cet atelier nous invite dans un deuxième temps à travers le sourire énigmatique de la Joconde à revisiter le passé, à retisser du lien avec le vivant avec des vies ordinaires, des vies oubliées.

33 ***On dit que j'ai un sourire énigmatique... Vous voulez en connaître le secret?... Ce sourire, c'est le regard que je porte sur notre monde... Car j'en ai vu passé du monde, accrochée à mon mur, j'en ai vu, des stars, des célébrités, des personnages historiques, politiques... Les plus puissants de ce monde sont venus admirer le travail de Leonardo... Ont émis des hypothèse sur l'énigme « Joconde »... Mais aussi, j'en ai vu passer des millions d'autres, des êtres humains lambda, des quidams, des gens qui ne sont qu'eux-mêmes et qui vont s'évanouir dans l'oubli... Et pourtant, tout ses destins qui se sont croisés devant mon portrait, et tous les autres d'ailleurs qui n'ont jamais vu mon image, il y en a... Tous ces destins sont autant d'histoires fabuleuses...***

extrait du spectacle Les oubliés, 2022

34 Ces vécus, histoires, comme on voudra, sont dès lors autant de fenêtres à ouvrir sur la fabrique du temps : temps jadis, temps social, temps familial, temps privé, temps culture, temps de territoire. La mémoire devient machine à scruter le temps ou peut apparaître, l'indicible, la faille, la beauté, le silence, les corps, les mouvements, l'un, le multiple, le tout. Mémoire comme médiation créatrice pour réparer, panser, faire lien !

«[...] c'est cool d'être écouté, ça donne du sens à nos souvenirs. Ça me fait plaisir que ces expériences soient partagées à celles et ceux qui veulent les entendre. J'ai hâte de voir le projet avancer pour comprendre comment les choses vont se passer et voir comment nos souvenirs vont être communiqués.»

JULES EVRARD, 4E

Ces fenêtres ouvertes sur «ces héros du quotidien», que sont «les oubliés» à travers ces figures théâtrales qui jalonnent ce théâtre, nous renvoie à la misère, à l'émigration, aux catastrophes industrielles et naturelles, aux luttes sociales, aux guerres, aux échelles du temps, à la crise sanitaire.

«Ce soir-là, toute la Belgique était rivée au petit écran. Écoutant les informations qu'un de ces crieurs de foules modernes en costard noir avait à nous fournir. Les mois suivants furent pour nous tous une première. Le monde essayant de s'organiser pour trouver le juste milieu entre écroulement social ou choc microbien. Et moi je me tenais au milieu de tout sans rien y comprendre.»

Extrait, Les oubliés, 2022

Toutes ces thématiques abordées dans les «Oubliés» nous semblent comme une communauté d'émotion, porteuse de sens, de filiation, de transmission, ou les cultures différentes qui s'y côtoient font éclore une parole libératrice, empreinte de pudeur, de colère, de résignation parfois, ou l'on voit des craquelures sur le mur du temps, des vies.

«C'est génial, ça l'est autant pour nous que pour nos proches qui ont accepté de partager l'histoire pour notre projet. Ce spectacle nous permet de nous sentir concernés et responsabilisés. De plus, nos noms dans une pièce de théâtre, c'est pas rien ! Pour ma part, avoir pu interviewer mes proches, ça m'a permis de découvrir certaines choses sur eux que je ne savais pas, j'ai adoré !»

MANON LEMOINE, 5B

35 Oui, écrire revient à soulever la poussière du temps, à poser un regard «différencié» sur le monde d'hier, d'aujourd'hui. On ne trouvera pas la belle phrase, esthétique, littéraire, on s'en fout, car ici l'important est de relater avec ses propres mots, l'urgence de dire, d'évoquer, de témoigner, car ici le langage devient chose vivante.

«C'est un privilège de pouvoir partager mon histoire, celle de mes proches et celles des autres personnes participant à cette pièce. Ces histoires, personne ne les connaît et cette pièce va nous permettre de les raconter, mais avec un plus d'ampleur que si c'était dans un repas de famille. Nos histoires seront connues avec l'émotion avec laquelle on voulait les raconter, certainement de la tristesse, de la joie ou même de la rigolade ; elles seront contées dans le respect qu'elles méritent.»

LIANA GIUNTA, 4E

36 Ce voyage dans le temps, où apparaissent, inopinément, des détails touchants, matière inépuisable du visible qui devient à son tour appropriation ou ressenti individuel ou collectif, comme une trace laissée sur la marge.

Ces étudiants en sciences sociales ont plongé dans l'ancre de la nuit profonde pour faire ressurgir un récit collectif qui devient « nous » et renforce ainsi le passé collectif. Instaurant à travers cet atelier, et peut-être pour les autres générations, que la puissance d'agir par l'écriture n'est pas vaine!

Remerciements :

« Quel bonheur !... Je reste persuadé que le travail avec les adolescents est essentiel pour la construction d'une société qui laissera plus de place à l'esprit critique. Grâce à l'appui de Jonathan Mohonval, proviseur de l'Athénée Royal d'Arlon, et de Gaëlle Thiltges, la géniale Professeur de Sciences Sociales, mais aussi de Patrice-François Lacroix, directeur du Centre Culturel de la Ville d'Aubange, nous avons l'opportunité de vivre une aventure tant humaine qu'artistique... Surtout humaine... Nous n'en sommes qu'au début des émotions à vivre... Merci à tous ces jeunes pour leur générosité, leur sensibilité, leur intelligence, leur maturité... Ou quand le métier de comédien prend du sens... »

Fabrizio Leva

Comédien et Animateur à la Cie
Théâtre Sans Accent

37 « Alors bonjour, moi c'est Clovis [...] Je suis un étudiant de 17 ans qui habite en Belgique, dans le côté wallon du pays pour être précis. Je suis en dernière année d'étude secondaire, donc ça, ça se passe bien [...] Pour moi, le confinement, [...] au tout début, j'étais perdu. On m'a mis chez moi, dans ma chambre devant mon PC et je savais pas quoi faire, ben du coup je me suis ennuyé, j'ai passé beaucoup trop de temps sur les jeux vidéo. Et donc, je me suis adapté, au fur et à mesure, maintenant, j'arrive à m'organiser, donc heu... j'ai une sorte de routine pour organiser ma journée. Le matin je me réveille, je me lève, j'allume le PC, je me connecte aux cours. Je suis les cours un peu toute la journée et à la fin de la journée, je prends un peu de temps pour moi, pour faire un peu de sport, un peu me changer d'air. J'essaie d'être un peu moins sur les écrans parce que j'y passe beaucoup trop de temps et ça commence un peu à me dévorer »

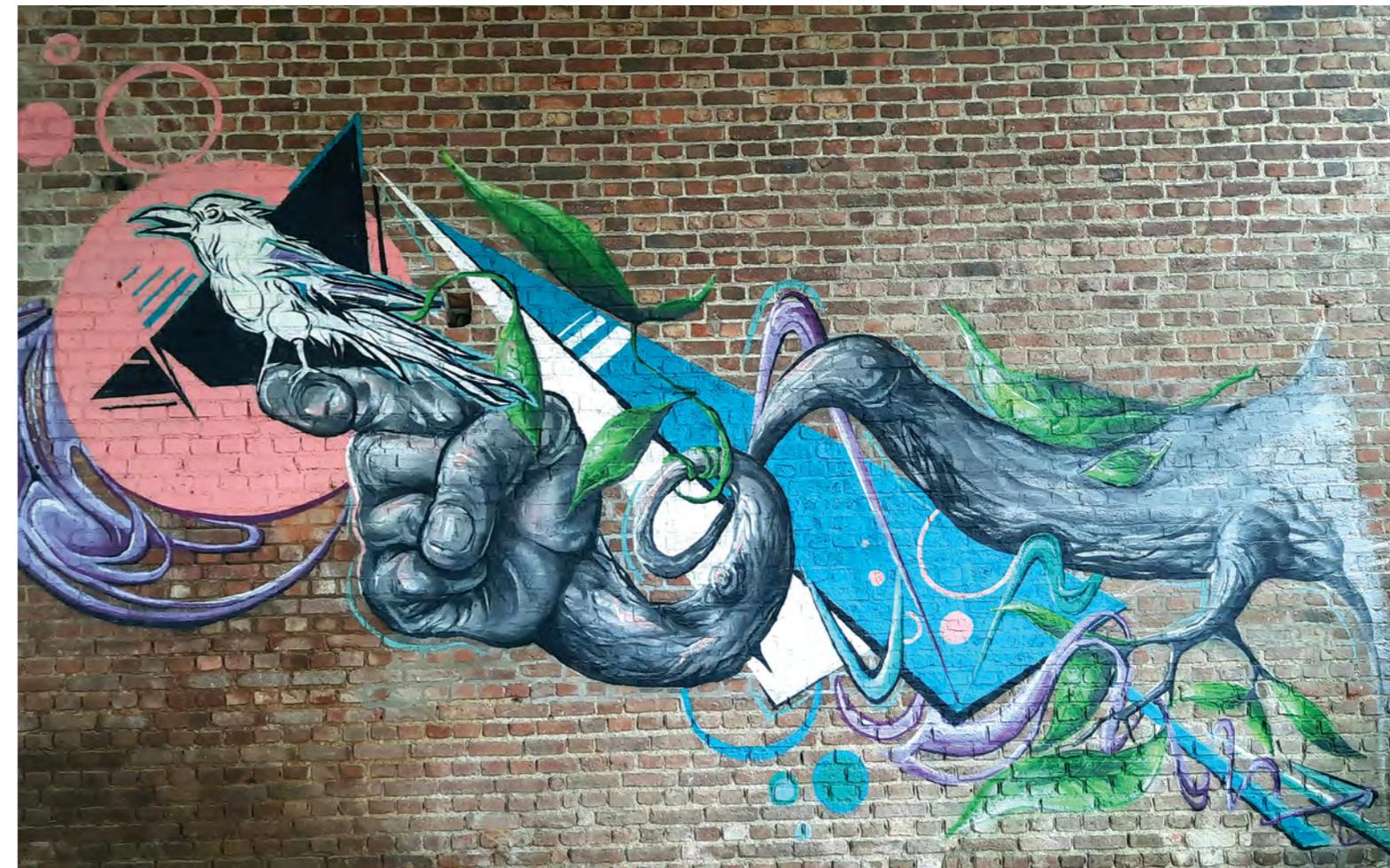
Extrait de Parlons Jeunes. Bouteilles à la mer. Correspondances sonores de jeunes confinés. Clovis & Eline Episode 1 (NAMUR/MARTINIQUE)

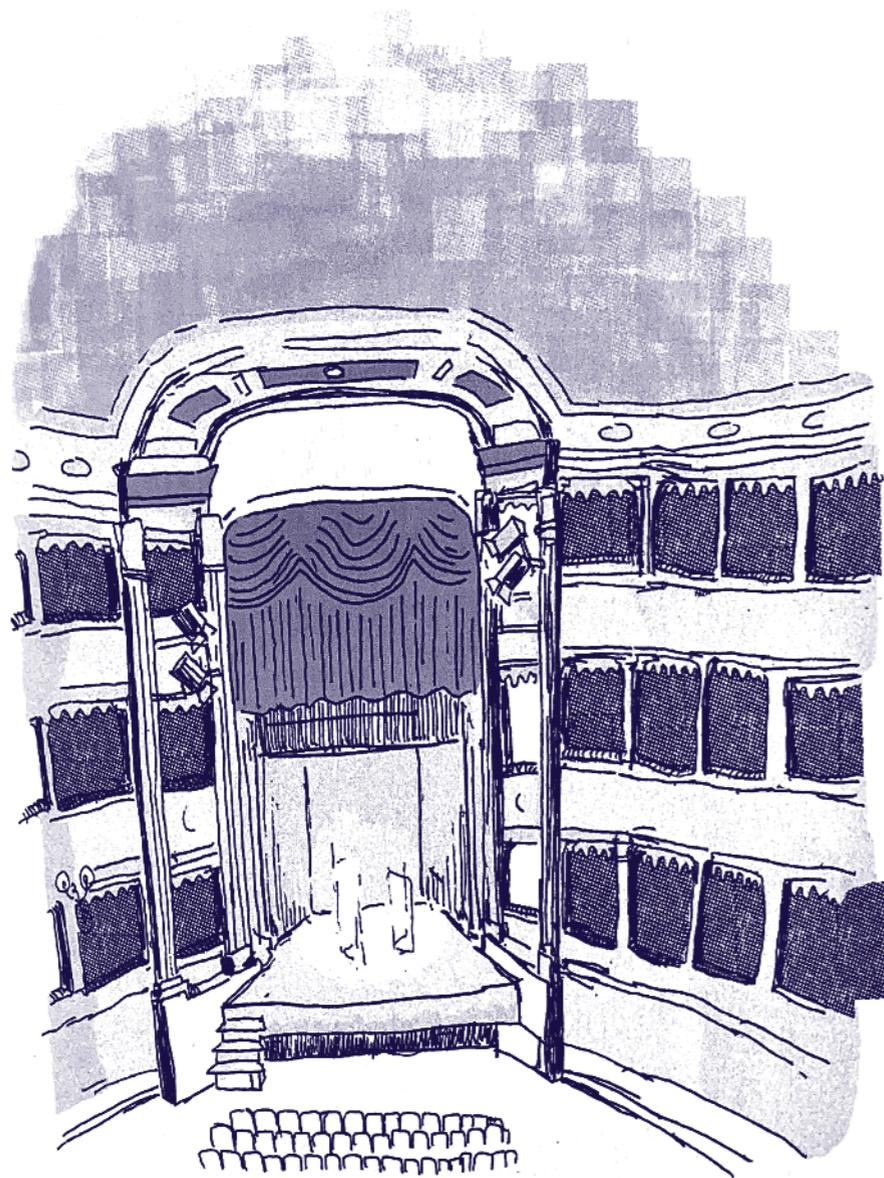


CRÉ-ACTION

DU SABLE SOUS LES CAILLOUX D'ALDINHO

Aldinho et ses 17 ans est là,
les yeux grand ouverts, immobile face à moi,
écoutant attentivement mes consignes,
debout sur la scène de ce joli théâtre à l'italienne.
Quand la scène est surélevée,
que le théâtre a une forme ronde,
des galeries, des loges et de jolis rideaux rouges,
on dit théâtre «à l'italienne».





ELLE A QUELQUE CHOSE DE VIVANT CETTE SCÈNE
C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'ON JOUE SUR UNE
VRAIE SCÈNE PUTAIN!

D'ailleurs il est en Italie, Aldinho.

C'est là qu'il a débarqué, seul, il y a quelques mois, fuyant sa Côte d'Ivoire natale et les difficultés que lui et sa famille y rencontraient. Chemin faisant, il est passé par la Libye où il s'est fait caillassé par des fils de passeurs, des jeunes du même âge que lui à qui on a déjà appris à mépriser *l'étranger*, en l'occurrence des réfugiés en provenance d'Afrique subsaharienne.

Et maintenant Aldinho est ici, dans ce petit village du Chianti où il a finalement abouti. Il est là, tout en questionnement, debout sur cette scène avec d'autres migrants et migrantes, se préparant à la représentation de *Nous ne sommes pas des baobabs* ■ avec les comédiens-animateurs du Collectif Libertalia et d'une compagnie locale. Pour les besoins de la pièce, ces cailloux qu'on lui a jetés en Libye, on les a mis dans le bagage qui accompagne son personnage. Comme une métaphore. Un détournement de sa mémoire. Une tentative d'éloigner les cauchemars qui l'agitent depuis cet épisode vécu. Trois gros cailloux bien ronds, trouvés dans un champ toscan, uniques objets dans sa valise, et qui s'entrechoquent bruyamment lorsqu'on la secoue.

Et moi j'insiste : « Ces pierres dans ta valise, sur scène, ce ne sont pas < tes > pierres, ce ne sont pas celles qu'on a jetées à Aldinho. D'ailleurs tu ne t'appelles pas Aldinho sur scène. Tu as toi-même choisi le nom de Youssef pour interpréter ce personnage. C'est Youssef qui a reçu des cailloux sur le crâne ».

Aldinho acquiesce. Mais devant le décor de théâtre dans lequel il se prépare à jouer, il tient tout de même à me dire qu'il ne comprend toujours pas comment des jeunes de son âge ont pu balancer de gros cailloux, dangereux, blessants, sur lui et les quelques compagnons candidats réfugiés

qui attendaient sur cette côte libyenne une occasion pour traverser la Méditerranée. Il n'aurait jamais imaginé, dit-il, que la cruauté puisse venir de personnes du même âge que lui, des jeunes à peine sortis de l'enfance.

J'insiste : « Je comprends bien Aldinho. On en a déjà parlé, tous ensemble. Chacun d'entre vous a raconté un fragment de son voyage, souvent tragique. Mais la création théâtrale a sa propre dynamique, et elle finit par nous éloigner de vos récits personnels. Vous faites du théâtre. Ce n'est pas ton histoire que tu te prépares à jouer. Ce n'est pas toi, Aldinho, qui secoue ta valise le soir et réveille tout le monde. C'est le personnage que tu interprètes, c'est Youssef qui dit que la nuit < les cailloux se réveillent et lui parlent >, pas toi ! »

Aldinho reste là devant moi un long moment. Il semble déconcerté et me regarde comme si j'étais en train de lui arracher ses propres souvenirs, comme si cette pièce de théâtre lui volait son histoire. Ses yeux surpris semblent m'implorer de ne pas nier ce qu'il a vécu.

Un long temps à se regarder puis... « Mais bien sûr, c'est aussi un peu ton histoire », finis-je par admettre. Avec un grand sourire, il s'élançait vers moi et nous tombons dans les bras l'un de l'autre, les larmes aux yeux. Un moment qui scelle le processus de création que nous suivons depuis plusieurs semaines.

NOTES

¹ <https://www.collectif-libertalia.be/ne-sommes-de-baobabs/>

Aldinho, 17 ans, n'est pas dupe. Il sait que le travail théâtral en cours relève du chemin qu'il a entrepris pour vider un sac lourd de bien trop de cailloux. Le personnage qu'il interprète lui permet de projeter autre chose. Comme la possibilité de faire l'acteur, de partager des rires et des jeux, d'apprendre une technique, un placement sur scène, une voix à bien porter. Mais il a conscience qu'une partie de lui exorcise des douleurs difficilement guérissables. Le spectacle est une rencontre collective et artistique où chacun contribue à la réussite d'un récit décidé ensemble. Ce n'est pas une thérapie personnelle bien sûr — ce n'est pas notre fonction — mais chacun ressent l'urgence à exprimer publiquement, derrière les personnages interprétés, une partie du vécu qu'ils ont partagé.

Le théâtre, cet art du faux, permet paradoxalement à chaque acteur d'exprimer un fragment de sa propre vérité. De partager avec d'autres, l'envie qui les a soudainement traversés de changer de vie et de partir. De partager les peurs qui les ont agités face aux dangers qu'ils ont bravés. Et de témoigner de cette réalité.

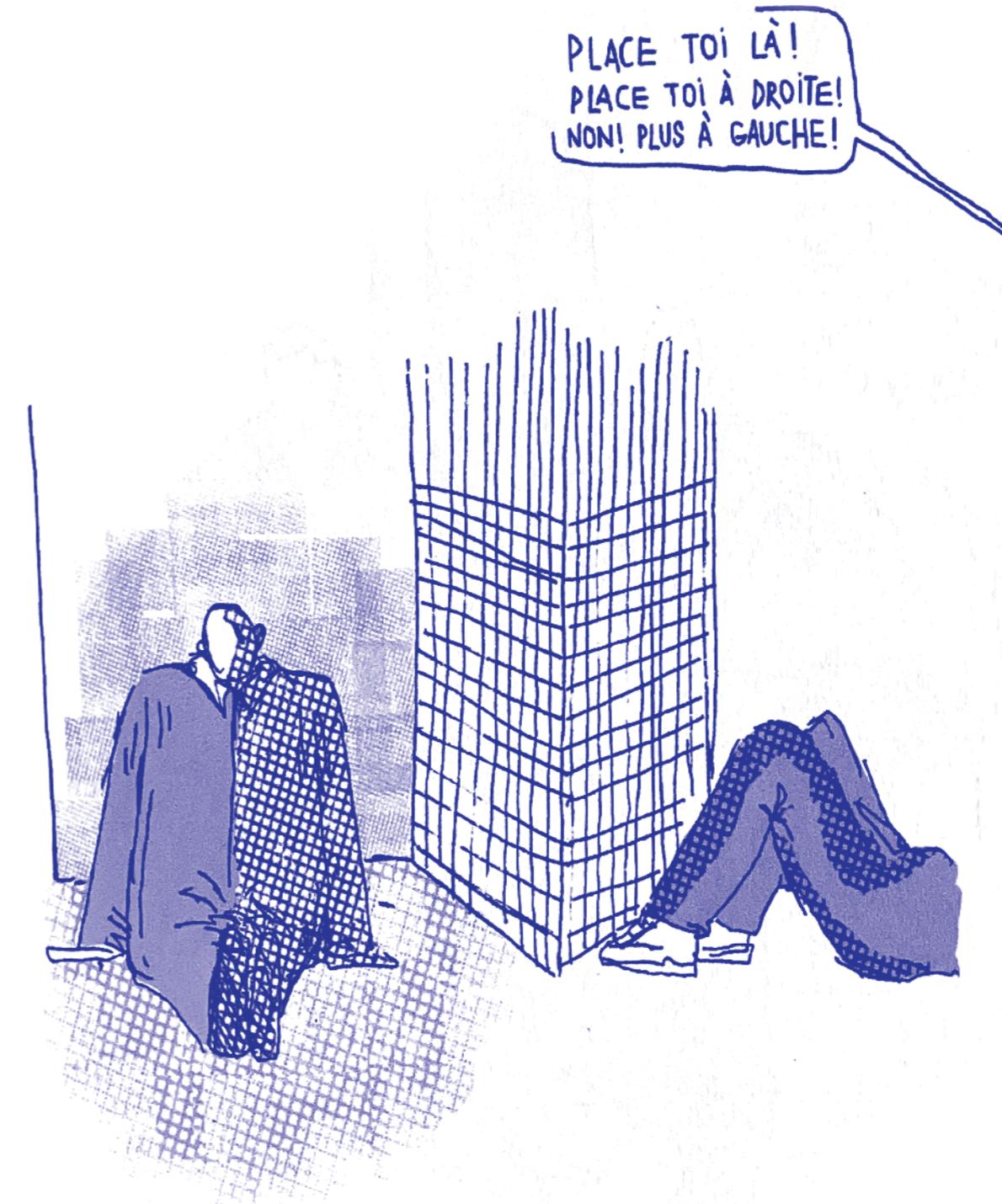
Abdoulaye a mis dans la valise de son personnage un tas de photos symbolisant ceux qu'il a vu disparaître. Philippe a mis un clou, juste un clou matérialisant le zodiac percé qui les a mis en danger. Mamadou, 16 ans n'a rien dans la valise de son personnage. Ou plutôt si, il dit y avoir mis de l'air, sa « réserve d'air », précise-t-il. Cet oxygène qui lui a tant manqué au moment où, dans un pickup chargé de migrants, une montée trop raide a fait s'écraser contre ses poumons tous les passagers de l'avant, la pression ressentie lui donnant juste un instant, la sensation désormais indélébile qu'il ne pourrait plus jamais respirer.

Voilà comment s'expriment ces jeunes qui n'ont pas 18 ans et qui ont traversé la mer Méditerranée pour fuir la misère, la guerre ou un coup d'État.

Suite à cet atelier international avec de jeunes migrants, une question surgit entre nous. Mais cette tendance à favoriser l'émergence des difficultés vécues par nos participants pour ensuite transformer leurs témoignages en récits ... est-elle valable pour les jeunes en Belgique ? Nous nous demandons si « nos » jeunes à nous, ces « favorisés » qui vivent en Europe et avec qui nous faisons du théâtre à Bruxelles ou en Wallonie, ont également ce besoin de témoigner de... ? De quoi ? De leurs souffrances ? Mais comment les comparer aux récits que nous venons d'entendre ?

En fait, ce n'est pas vraiment une question. Cette idée consistant à croire que ce qui est vécu ailleurs est toujours bien pire, nous ne la partageons pas. D'abord, parce qu'on se dit que les douleurs, ça ne devrait pas se comparer, que c'est ouvrir la porte à d'autres guerres. Et puis surtout, on se rend compte que Louis ou Selma en Belgique, tout comme Aldinho en Côte d'Ivoire, partagent la même condition sociale. En Belgique ou en Côte d'Ivoire, en grandissant, chacun de ces jeunes sera confronté à la dure loi de ceux qui ne possèdent presque rien. A ce niveau-là, il y a bien *mondialisation* : ou tu travailles, ou tu ne manges pas. Qui donc définissait qu' « un pays riche n'est rien d'autre qu'un pays qui a réussi à cacher ses pauvres ? »

Aldinho a entrepris un dangereux voyage pour chercher la survie ailleurs. Mais Louis et Selma de leur côté, eux qui n'ont pas connu la migration, qui n'ont aucune *Méditerranée* à expurger, n'affrontent-ils pas néanmoins également une *mer de problèmes* ? Comment Louis acceptera-t-il l'école et sa discipline ? La préparation à la vie professionnelle ? Les premières humiliations pour un examen raté ? Comment ne pas se noyer dans la violence résultant d'un contrôle de police simplement parce qu'on est en groupe ? Et Selma de son côté, comment encaissera-t-elle les clichés sexistes qu'on colle aux jeunes filles d'origine étrangère ? Comment



supportera-t-elle le sentiment honteux de ne pas avoir été embauchée à cause de la couleur de sa peau ?

Que feront Selma et Louis du constat de n'être qu'une goutte d'eau dans l'océan que représente le marché du travail ? « Quand je vois ce que je vois, et ce que valent nos vies, pas si surprenant qu'on soit malpoli » chantent Stromae et Orelsan. Comment encaisseront-ils les remarques blessantes sur leur façon maladroite d'exprimer qu'ils ne veulent pas d'une vie « comme ça » ?

L'activité théâtrale constitue assurément un excellent media pour éloigner Selma, Louis ou Aldinho de leur quotidien, les sortir des ornières du « personnage » qu'ils sont amenés à jouer dans le brouillard de la vie courante. Briller sur scène, jouer un rôle à contre-emploi, faire rire, surprendre par un bon mot, par un rebondissement dans le scénario, autant de chemins pour tenter de nous rapprocher d'une vie qui mériterait tellement plus de poésie.

Mais il est tout aussi important, dans le même processus de création artistique, d'encourager « nos » jeunes soi-disant « favorisés » à témoigner des difficultés qu'ils rencontrent dans la traversée de cette « Méditerranée » qu'est le monde d'aujourd'hui. Tout comme Aldinho, il est nécessaire que Selma et Louis parlent de leurs « cailloux », les décrivent, les transposent, puis finalement s'en éloignent au travers d'une pièce de théâtre qui les raconte sous un autre angle.

Après le Covid, nombreux sont les écrits de jeunes qui ont pris la route des questions fondamentales.

« Je n'arrive plus à respirer... Est-ce à cause des feux de forêt qui se multiplient ? Ou de l'air pollué que l'on respire ? Je n'arrive plus à parler... Peut-être à cause du masque qui m'écrase le visage, comme si on voulait me faire taire à tout prix. Je n'arrive plus à m'exprimer... Peut-être à cause de

cette épidémie de peur qui contamine le monde. Ou alors parce que ce « monde d'après » ressemble comme deux gouttes d'eau au « monde d'avant ». »

Dans nos ateliers et animations à Bruxelles ou ailleurs, nous créons donc les conditions pour que les jeunes parlent des *cailloux* qu'on leur a lancés, qu'ils acceptent de s'exprimer sur leurs difficultés, leurs colères, leurs peurs. Nous nous aidons de jeux de confiance, d'exercices d'écoute, de théâtre image, théâtre forum, improvisation... pour donner un maximum de chances à l'expression d'une parole la plus libre possible.

Mais que faire ensuite de cette « parole libérée » ? Exprimer tout cru le témoignage serait sombrer dans un misérabilisme déprimant, comme donner une deuxième chance au sentiment d'oppression qu'a pu vivre celui qui témoigne.

Il s'agit donc de trouver les éléments qui permettent un juste éloignement avec la difficulté vécue, sans que jamais cette mise en perspective ne se transforme en dépossession du récit. Le recul peut être donné par le théâtre lui-même, par le jeu décalé des personnages, par la dramaturgie, par l'univers dans lequel nous immerge la scénographie parfois, ou par la transformation d'un récit en conte... Mais cette nécessaire mise à distance entre le vécu direct des participants et la représentation qu'ils en donnent peut également se projeter dans l'organisation d'événements autour de la représentation, ou par l'organisation d'une rencontre entre ateliers.

C'est ce qu'ont vécu les jeunes bruxellois d'à peine 18 ans, déjà ex-détenus, et avec qui nous avons monté le spectacle *Des Tensions* au Dispositif Relais. La pièce une fois réalisée, nous avons profité de notre connaissance du réseau associatif Italien pour organiser une rencontre entre « nos » jeunes bruxellois et un groupe d'adolescents provenant de quartiers défavorisés de Florence (Le Piagge),



« Je m'appelle Sarah [...], j'ai 16 ans et j'habite dans une petite ville en Belgique qui s'appelle Mons. Je la trouve vraiment très chouette comme ville, il y a beaucoup de parcs, beaucoup de magasins et beaucoup de solidarité surtout. Pour ce qui est des règles, ici, en Belgique, on a un couvre-feu et un certain nombre de personnes qu'on peut voir et qu'on doit respecter. Pour moi, ce qui est difficile, c'est que moi j'ai besoin d'énormément de contacts sociaux et physiques. Par exemple, avant, j'avais l'habitude de faire des câlins à toutes mes voisines et maintenant, quand je les vois, je dois rester à distance donc c'est vraiment compliqué. Et durant le premier confinement, j'ai vraiment super mal vécu avec ça, j'étais tout le temps stressée, j'en ai même fait des malaises, mais maintenant j'ai appris à relativiser et j'essaie de prendre ça plus à la légère pour pas me rendre trop malade ».

Extrait de Parlons Jeunes. Bouteilles à la mer. Correspondances sonores de jeunes confinés. Sarah & Alhassane (MONS/PARIS)



Apparemment mon frère ne va pas bien.

auteurs eux aussi d'un spectacle résultant de la démarche de théâtre action. Les deux groupes, bruxellois et florentins, ont témoigné ensemble de leur vécu, fusionnant les récits qu'ils en avaient fait dans une même représentation, en Italie puis en Belgique. Les accueils que les groupes ont organisés dans leur pays autour du spectacle, la possibilité de confronter les vécus racontés au cours d'une même représentation, a constitué un réceptacle exceptionnel pour l'exposition des récits réciproques. Le livre illustré réalisé dans le cadre du déplacement effectué en Italie (dont quelques dessins jalonnent ce texte)² a constitué un champ artistique ultérieur dans lequel les participants ont pu se projeter.

Cette question de la mise en distance du réel à l'aide du théâtre requiert énormément d'attention et de souplesse.

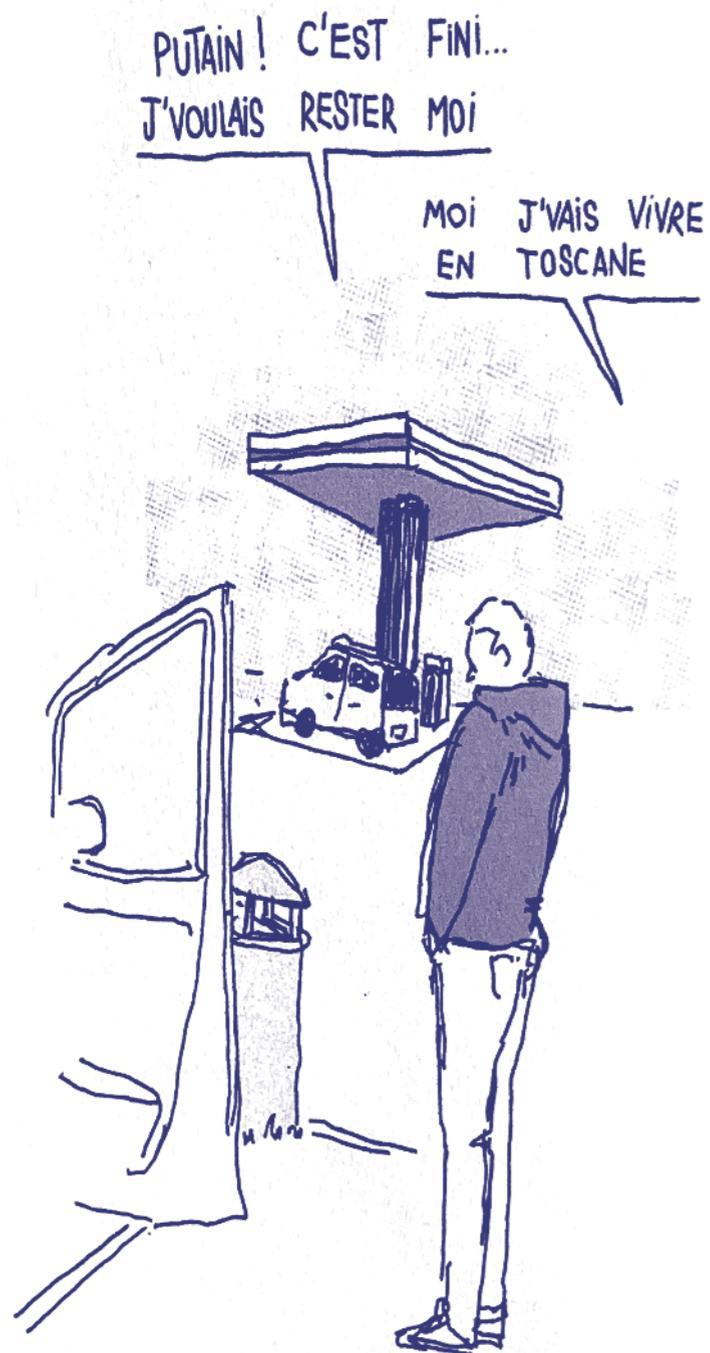
Alors que nous animions un atelier théâtre pour de jeunes élèves de l'institut De Mot-Couvreur à Bruxelles, nous nous sommes vite rendus compte que la stigmatisation dont certains étaient l'objet dans leur environnement scolaire, rendrait difficile pour la plupart, et impossible pour certains, d'envisager une représentation publique. Nous avons alors proposé de réaliser de petites capsules sonores animées, ce qui les a immédiatement rendus beaucoup plus participatifs et enthousiastes. Aborder des sujets comme le harcèlement, le sexisme, le racisme... avec la distance du dessin animé et l'enregistrement de voix, a stimulé l'expression de chacun.

Tout en suivant le processus de création collective et en expérimentant les outils propres au théâtre action, les participants ont pu partager leur vécu, leur expérience d'écolier. Cet espace de parole, libéré du regard habituellement posé sur eux par les institutions scolaires, libéré d'un regard public encombrant, tout cela leurs a permis de prendre de la distance par rapport aux difficultés qu'ils rencontrent au quotidien, valorisant ainsi leur vécu par le biais de la création.

Ces quelques exemples démontrent qu'au-delà du talent créatif propre à chaque comédien-animateur, une de ses qualités essentielles est certainement son aptitude à mettre à distance les vécus reportés. En trouvant la juste métaphore dans le récit théâtral lui-même, ou en proposant une circonstance de représentation qui bouscule le cadre quotidien des acteurs, ou encore en détournant le théâtre vers d'autres finalités artistiques, il crée dans tous les cas des situations qui bousculent l'évidence des témoignages, leur vérité brute.

Qu'il s'agisse d'évoquer la dangereuse traversée d'Aldinho en Méditerranée ou la difficulté qu'ont Selma et Louis à survivre dans la jungle-marché d'une grande ville comme Bruxelles, dans tous les cas, nous partirons d'eux et des *cailloux* qu'on leur a jetés mais nous chercherons obligatoirement ensuite une façon de reconsidérer ces événements avec un maximum de hauteur. Vus sous cet angle, les *cailloux* semblent beaucoup plus inoffensifs, comme domptés par la distance. De simples mottes de terre.

² Réalisées par Etienne Martinet, toutes les illustrations sont extraites de *L'ÉVASION*, – Editions *Du noir sous les angles*, février 2020.



Sans doute, les *cailloux* d'Aldinho ne sont-ils toujours pas totalement comparables à ceux de Selma et Louise. Mais pourquoi les comparer puisqu'ainsi mélangés, et bien que différents, vus d'encore plus haut ils semblent tous aussi petits que des grains de sable.

Y aurait-il donc une plage sous les cailloux?

Comité de rédaction:

Chloé Branders
Catherine Chaverri
Daniela Guarneri
Patrick Lerch

Rédaction:

Chloé Branders
Bernard De Vos
Patrick Duquesne
Patrick Lerch
Fabrizio Leva
Fabien Robert

et

des élèves de 4^{ème},
5^{ème} et 6^{ème} années
de l'Athénée Royal d'Arion

et

des jeunes de parlonsjeunes.be,
projet initié par
le Délégué Général
aux Droits de l'Enfant

Mise en page et graphisme:

Léa Beaubois

Typographies utilisées:

NotCourier, OSP (Ludivine Loiseau),
Archivo Narrow, Omnibus-Type

Équipe du Centre du Théâtre Action:

Chloé Branders, chargée de projet impACT
Catherine Chaverri, chargée de projets
Thibault Dubois, directeur technique
Daniela Guarneri, administration & finances
Patrick Lerch, directeur
Romina Selim, assistante de production

Editeur responsable:

Patrick Lerch,
Centre du Théâtre Action,
27 rue André Renard, 7110
Houdeng-Goegnies
www.theatre-action.be

Illustrations:

Mirko Hesbois
(couverture et pages 5, 9, 19,
27, 29, 37 et 39)
Etienne Martinet (pages 40, 43,
45, 46 et 48)

Relecture:

Catherine Chaverri
Paul Ernst



Imprimé en novembre 2022
par European Graphics
à Strépy-Bracquegnies (Belgique).
Tous droits réservés.
Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur.

Publication gratuite.

Dépôt légal D/2022/14986/01

Novembre 2022

© Centre du Théâtre Action asbl,
2022

Les Compagnies du Théâtre Action

ACTEURS DE L'OMBRE

Rue du Petit Chêne, 95
4000 Liège
+32 (0)4 344 58 88
info@acteursdelombre.be
www.acteursdelombre.be

ALVÉOLE THÉÂTRE

Avenue de la Gare, 15
6600 Bastogne
+32 (0)61 21 50 21
alveole@skynet.be
www.alveoletheatre.be

BROCOLI THÉÂTRE

Rue de la charité, 37
1210 Bruxelles
02/539 36 87
brocoli@skynet.be
www.brocolitheatre.be

COLLECTIF 1984

Petit Chemin Vert, 120
1120 Bruxelles
+32 (0)2 262 08 84
1984@skynet.be
www.collectif1984.net

COLLECTIF LIBERTALIA

168 rue François Gay
1150 Bruxelles
+32 (0) 495 46 47 13
collectif.libertalia@gmail.com
www.collectif-libertalia.be

COMPAGNIE «ESPÈCES DE...»

Rue Jonruelle, 13
4000 Liège
+32 (0) 4 227 86 75
info@cie-especiesde.be
www.cie-especiesde.be

COMPAGNIE BARBIANA

Rue Adolphe Pécher, 1
7000 Mons
+32 (0) 65 33 99 63
compagniebarbiana@skynet.be
www.barbiana.net

COMPAGNIE BUISSONNIÈRE

Rue de l'église, 33
5560 Houyet
+32 (0) 82 22 86 40
lacompagniebuissonniere@gmail.com
www.compagniebuissonniere.be

COMPAGNIE DU CAMPUS

Place de La Hestre, 19
7170 La Hestre
+32 (0)64 28 50 47
+32 (0)498 46 97 97
info@compagnieducampus.be
www.compagnieducampus.be

LA COMPAGNIE MARITIME

Quartier Théâtre
Rue André Renard, 27
7110 Houdeng-Goegnies
+32 (0)64 67 77 20
info@lacompagniemaritime.be
www.lacompagniemaritime.be

ROULOTTE VERTE ET COMPAGNIE

Rue Noël 1944, 69
6900 Verdenne
Tél: +32(0)472 18 00 25
roulotteverte@gmail.com
www.roulotteverte.be

STUDIO THEATRE

Stéphane Mansy
La Louvière
0495 25 61 81

THÉÂTRE ET RÉCONCILIATION

Rue de l'Est, 41
1030 - Bruxelles
(+32) 494 41 16 47
www.theatreconciliation.org

THÉÂTRE CROQUEMITAINE

Place Abbé César Renard, 15/B
7730 Bailleul
+32 (0)69 84 79 85
tcroquemitaine@gmail.com
www.theatrecroquemitaine.com

THÉÂTRE DE LA COMMUNAUTÉ

Avenue du Progrès, 15
4100 Seraing
+32 4 336 23 32
info@theatredelacommunaut.be
www.theatredelacommunaut.be

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Rue de la Libération, 7
4100 Seraing
+32 0(4) 337 85 85
info@theatredelarenaissance.be
www.theatredelarenaissance.be

THÉÂTRE DES RUES

Rue du Cerisier, 20
7033 Cuesmes
+32 (0)65 31 34 44
theatredesrues@skynet.be
www.theatredesrues.be

THÉÂTRE DES TRAVAUX ET DES JOURS

Vieille route de Marenne, 4
6990 Bourdon
+32 (0) 84/86 00 54
theatredestravauxetdesjours@theatretj.be
www.theatretj.be

THÉÂTRE DU COPION

Rue Olivier Lhoir 8/1er étage
7333 Tertre
+32 (0)65 64 35 31
theatreducopion@skynet.be
www.theatreducopion.be

THÉÂTRE SANS ACCENT

Rue du Centre, 17
6791 Athus
+32 (0) 498 52 84 58
info@theatresansaccent.be
www.theatresansaccent.be

UNE PETITE COMPAGNIE

Complexe Émile Lacroix
Grand'place 28
5060 Sambreville
+32 (0) 472 99 35 19
info@unepetitecompagnie.be
www.unepetitecompagnie.com

l'impact

Les cahiers du Centre du Théâtre Action

«Le théâtre,
cet art du faux,
permet
paradoxalement
à chaque acteur
d'exprimer
un fragment
de sa propre
vérité.»



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien du Service des Arts de la Scène
de la Fédération Wallonie Bruxelles